

U d'/of OTTAWA
39003009855932

## ŒUVRES LYRIQUES D'ÉMILE BERGERAT

---

### POÉSIES

**Poèmes de la guerre**, 1870-1871.
**Enguerrande**, poème dramatique.
**La Lyre comique.**
**La Lyre brisée.**
**Ballades et Sonnets.**

EN PRÉPARATION

**Glanes et Javelles.**

### THÉATRE EN VERS

**Une Amie**, un acte (Comédie-Française).
**La Nuit Bergamasque**, trois actes (Théâtre Libre).
**Le Capitaine Fracasse**, cinq actes (Odéon).
**Manon Roland**, cinq actes (Comédie-Française).
**La Fontaine de Jouvence**, deux actes (Comédie-Française).

A PARAITRE

**Le Roy d'Yvetot**, comédie en vers.
**L'Héritage d'Œdipe**, comédie en vers.
**La Mandragore**, comédie en vers.

---

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande*
*5 exemplaires numérotés sur papier du Japon*


Léon Glaize

ÉMILE BERGERAT

---

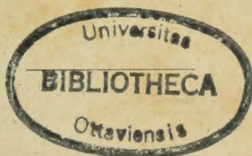
# BALLADES

ET

# SONNETS

---

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR PAR LÉON GLAIZE




PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1910

# SONNET PRÉLIMINAIRE

## AU LECTEUR

### SONNET PRÉLIMINAIRE

Un intérêt au moins de ces vers se dégage :
J'en ai volé la joie à mes tâches du jour ;
Libre du pain gagné, le poète, à son tour,
Aime à rompre une lance au tournoi du langage.

Ce livre est ce qu'on nomme : un surcroît de bagage.
Y sent-on que ma flûte est veuve d'un tambour ?
Je le crains : il y a troubade en troubadour ;
Bref le pas du marin témoigne du tangage.

J'étais, dans ma jeunesse, et suis resté de ceux
Qui pensent que la Prose, outil des paresseux,
Maintient l'homme et les dieux en mésintelligence.

Si du Pinde, les bons rimeurs, tous les cent ans,
Nous débarquent par la céleste diligence,
Je crois que j'ai manqué le coche de mon temps.

# TROIS BALLADES
# EN L'HONNEUR
# DE LA BONNE BALLADE FRANÇAISE

## BALLADE APOLOGIQUE DE LA BONNE BALLADE FRANÇAISE

Le regard de Villon nous fixe :
Défendons de tout attentat
Son cher poème à forme fixe.
Revêtu de son archontat,
Banville a dressé ce constat
Que, dans l'aise ou dans le mésaise,
Elle est idoine à tout état,
La bonne ballade française.

Foin de celle, lourde et prolixe,
Dont Burger fut le podestat!...
Ce « lied » de l'elfe et de la nixe,
Du « lai » d'ailleurs simple apostat,
Dans le Rhin est mort intestat,
Et Burns emporta l'écossaise.
Qui triomphe du résultat?
La bonne ballade française.

Elle eut des lutteurs de sa rixe,
De Calais à La Ciotat,
Chez Monseigneur de Péréfixe
Ou Mademoiselle Contat,
Jusqu'au règne du potentat
Que Malesherbes ni de Sèze
N'arrachèrent au Tiers-État,
La bonne ballade française.

ENVOI

Prince, plane en aérostat
Sur la Seine, son diocèse,
Et bénis dans son habitat
La bonne ballade française.

# BALLADE

A LA GLOIRE D'EUSTACHE DESCHAMPS, DIT MOREL,
POÈTE DU XIV[e] SIÈCLE
ET PRINCE DES BALLADEURS

Je propose qu'on commémore
Par le marbre et par les clameurs
Eustache Deschamps dit : le More ;
Il est l'Hercule des rimeurs
Abominés des imprimeurs,
Car, plus fort que les Encelades,
Leviers des Œtnas opprimeurs,
Il a fait dix-sept cents ballades !

A vingt-quatre, le sycomore
De Villon borne ses rumeurs ;
Banville étale en matamore
Ses trois douzaines, dont je meurs ;
Or, auprès de ces escrimeurs
Les plus râblés sont des malades ;
Mais ce Morel, ô temps ! ô mœurs !
Il a fait dix-sept cents ballades !

Pour le pays de Fenimore
Si l'on en lestait les steamers
Aucun n'atteindrait Baltimore,
A moins que de bons écumeurs
Ne s'en fissent les allumeurs
Comme amorces de pistolades
Ou comme cornets à fumeurs ;
Il a fait dix-sept cents ballades !

ENVOI

Noires, Prince, sont mes humeurs ;
Deux tiers de ces rossignolades,
Inédites, sont des primeurs [1] :
Il a fait dix-sept cents ballades !

1. En manuscrits à la Bibliothèque Nationale.

## BALLADE A BANVILLE

Je te le dis, tel le pécheur au prêtre :
Si j'étais riche, — et je ne sais pourquoi
Point ne le suis, tant j'en vois d'autres l'être
Qui ne l'ont point mérité plus que moi, —
De tout le jour je ne ferais emploi,
Habile ou non, bien portant ou malade,
Qu'au jeu charmant dont tu fixes la loi ;
Il n'est plaisir qu'à baller la ballade.

Travail français, dont Villon est le maître,
Fait à la main en ces siècles de foi
Où l'on prenait au mot, voire à la lettre,
L'honneur du verbe et la faveur du roi.
Y triompher c'était vaincre au tournoi :
Mais aujourd'hui quelle dégringolade !
Ouvrer les vers c'est se parer pour soi ;
Il n'est plaisir qu'à baller la ballade.

Dans notre état, héroïque peut-être,
Rien ne se paie au prix de bon aloi ;
L'argent comptant est en boutons de guêtre
Et nul, vivant, n'y gagne son convoi.
Pour la critique, ô muses, c'est l'octroi
Qui jauge au poids et juge à l'accolade
Et la sagesse est de se tenir coi.
Il n'est plaisir qu'à baller la ballade.

ENVOI

Prince, et chez nous, Théodore, c'est toi.
Nous buvons tous l'encre à la régalade.
Le mal d'écrire en a tué l'effroi.
Il n'est plaisir qu'à baller la ballade.

# LES TRISTES

## SONNET DE L'ADIEU PATERNEL

*A ma fille Herminie.*

Ma fille, tu t'en vas. Mon soir tombe. Termine
Ta chère vie aux bras d'un autre : c'est l'Époux.
J'en eus l'aube ; elle éclaire encore d'un feu doux
Les restes d'un foyer que le vent d'hiver mine.

Chacun son lot et honte au vieux qui récrimine !
Il prend de toi la femme et je ne suis jaloux
Que de l'enfant bercé vingt ans sur mes genoux ;
Du manteau blanc qu'il vêt j'ai vu vivre l'hermine.

Dans l'âme que j'irai rendre aux creusets divins
Je puis te rapporter telle que tu m'en vins
Immaculée, ailée encore, en robe d'ange.

Adieu, renverse en paix l'or de ton sablier :
Mais comme il faut que tu te dupes sur l'échange,
Je t'ordonne, moi, ton père, de m'oublier.

3 Novembre 1903.

# BALLADE POUR MES MORTS

Nature, qui les as repris,
Où sont-ils, et dans quels royaumes
De ton empire, les Esprits
Dont j'évoque en vain les fantômes ?
Qu'en as-tu fait ? A quels symptômes,
Depuis qu'ils y sont répartis,
Reconnaître leurs chers atomes ?
Tous ceux que j'aimais sont partis.

Où est Gautier, âme sans prix ?
Flaubert, bon géant chez des gnomes ?
Las ! dissipés dans le pourpris
Du temple d'azur aux sept dômes !
Sur Banville j'ai dit les psaumes,
Puis le créole aux vers sertis
Dans les rythmes grecs et les nomes [1],
Tous ceux que j'aimais sont partis !

Initiés du Verbe, épris
Du mystère des idiomes,
Pacifiques sous les mépris
Des Tallemants et des Brantômes,
O mes maîtres, les chrysostomes,
Tisserands des tons assortis
Et brodeurs des mots polychromes,
Tous ceux que j'aimais sont partis.

ENVOI

Prince, j'en écrirais cent tomes ?
Les rôles sont intervertis :
Le temps est aux gens à diplômes !
Tous ceux que j'aimais sont partis.

1. Leconte de Lisle.

## SONNET DU JONGLEUR

Le rêve, ce serait, comme au siècle treizième,
D'être le bon jongleur et déluré garçon
Qui, la malette au ventre et la vielle à l'arçon,
Chevauche par les bourgs en disant le poème.

Entre temps, on ferait des tours de force et même
De cartes, car il sied, pour remplir le bourson,
D'adjoindre aux menuets du singe ou de l'ourson,
La magie amusante et les jeux de Bohême.

Le Moyen Age est l'âge où l'on vendait ses vers :
Prince n'était, ou gueux, voire bourgeois pervers,
A s'affranchir du joug de la Rime obéie ;

Et puis passait le Roy, bienfaiteur sans ingrats,
Qui vous jetait du bout du sceptre une abbaye
Où, prieur, on mourait en odeur et très gras.

## BALLADE AU SAINT-ESPRIT

Oiseau divin qui du Christ es le père
Et dont le nom : « Esprit » fixe en tout lieu
La différence et le point de repère
Où l'arbre à fruits se distingue du pieu,
Écoute, dieu de la plume, mon dieu !
Nous souffrons trop, nos âmes sont minées ;
Voltige un peu parmi les cheminées
Où sont les nids de paille que tu sais,
Et, nos douleurs étant examinées,
Prends à pitié les écrivains français !

Au Paradis, ce sublime et prospère
Département qui n'a pas de chef-lieu,
Ramier, bats moins des ailes et tempère
Le roucoulis que tu fais au milieu
De saint Joseph, la Madone et son fieu.
Ce bel enfant, grâce aux lois fulminées,
Mourut pour tous, même les graminées :
Quoi nous revient, à nous, de son décès ?
Voyant les parts si mal déterminées
Prends à pitié les écrivains français.

Alérion, comme sur la vipère
Plane et t'abats sur le vaste hôtel-dieu
Où le poète épuisé désespère
De ces copains, rentés par le bon dieu,
Saint Jean, saint Marc, saint Luc et saint Mathieu
Sous les villas de joie illuminées
Nous mastiquons des choses ruminées,
Par les gésiers des éternels sarceys,
Et nous buvons des eaux contaminées.
Prends à pitié les écrivains français !

ENVOI

Maître empenné, du siècle abominées,
Les Lettres sont partout éliminées
Et les voleurs ont de plus doux procès
Que les sonneurs de rimes géminées ;
Prends à pitié les écrivains français.

## SONNET DE LA VENGEANCE D'HOMÈRE

Vagabonds qui marchez, une lyre à la main,
Indociles aux lois, gages de la pâture,
Bâtards de Dieu jetés au tour de la Nature,
Exilés éternels du campement humain ;

Devant vous les Platons du Socrate germain [1]
Dressent le pont-levis de la Cité Future
Et ne prescrivent point l'immuable aventure
Qui, des tourments d'hier, vous fait ceux de demain.

1. Karl Marx et ses disciples.

Il n'importe ; l'erreur de ces gens est profonde :
Rien ne dure qu'un vers de poète ne fonde ;
Le pouls du monde bat à vos souliers ferrés ;

Sur les chemins jonchés de couronnes flétries
Où, depuis trois mille ans, comme lui, vous errez.
La vengeance d'Homère est d'avoir sept patries.

## BALLADE DES FOUS

J'ai grand émoi de ceux qu'on emprisonne
Dans les Bedlams et dans les Charentons
Pour ce que l'air dont leur âme résonne
Passe le *la* de quelques demi-tons.
Ce sont ténors parmi les barytons
Et tout le reste est de la procédure ;
Fous et rimeurs, nous nous apparentons :
Qu'est-ce : folie ? un beau songe qui dure.

Extravagants dont la tempe grisonne
Au bruit du rêve et de ses hannetons,
Ivres des feux que l'infini tisonne,
Dans la clarté vous montez à tâtons;
C'est comme nous, et pauvres Phaétons,
Nous retombons sur la terre trop dure,
Vous, sous la douche, et nous sous les bâtons :
Qu'est-ce : folie? un beau songe qui dure.

En ce temps noir heureux qui déraisonne !
C'est le forçat évadé des pontons
Où le réel nous parque et nous cloisonne.
Puisqu'au marché des blés et des cotons
Le nouveau Christ en blouse des Teutons
Réduit la vie à son cycle d'ordure,
Boire, manger et vivre à croupetons,
Qu'est-ce : folie? un beau songe qui dure.

ENVOI

Prince à l'envi, les Rois et les cantons,
Les uns dans l'or, ceux-ci dans la verdure,
Eurent des fous en guise de Platons ;
Qu'est-ce : folie ? un beau songe qui dure.

## L'OMBRE DE L'OISEAU

(SONNET)

Va, ne te leurre point de cette erreur amère
De croire que l'on sert à quelque chose : à rien.
C'est une illusion de l'orgueil Aryen
De ne plus concevoir le monde sans Homère.

L'Œuvre dure sa Langue et l'enfant suit la mère :
Toute issue est fermée au vol Icarien ;
Il ne tombe, le soir, du dôme aérien
Que des Bellérophons broyés par la Chimère.

Les molosses du temps nous mordent au talon ;
Tout l'emploi se réduit au rôle d'étalon ;
Le reste est ce secret qui n'a pas eu d'oreille.

Nul ne sait quand le blé du maître sera mûr ;
On naît, on aime, on meurt, et la vie est pareille
A l'ombre de l'oiseau qui passe sur un mur.

## BALLADE DE L'ENNUI TERRESTRE

Puisque la Terre est notre logement
Qu'on sache au moins ce que l'on vient y faire ;
Pour ce secret, le jour du Jugement
Luira trop tard si Dieu ne le profère
Qu'une heure avant de purger l'atmosphère
De la bouée, entre deux océans,
L'air et la mer, où nous sommes céans,
En naufragés dont le sort dépend d'elle,
Debout, couchés ou bien sur nos séants :
Vraiment le jeu ne vaut pas la chandelle.

La vie est lourde à l'homme, étrangement :
Son portefaix, comme cheval qu'on ferre,
De plus en plus renâcle au chargement
Et c'est au prix du pain qu'il y défère ;
Le temps nouveau de l'ancien ne diffère ;
Les vieux ennuis sont les moins messéants ;
N'était la guerre où, les cas échéants,
On ceint encor le casque et la rondelle,
Le dieu du jour n'aurait plus de pœans ;
Vraiment le jeu ne vaut pas la chandelle.

Boire sans soif, tel est l'allégement ;
Quant à l'amour, c'est bien une autre affaire.
L'hôtesse trompe ou son auberge ment ;
Reste le don, propre à tout mammifère
Privé des sens par la nuit somnifère,
D'errer de l'âme à travers les néants,
D'en retomber par tous leurs trous béants
Et d'y briser ses moindres élans d'aile :
Ainsi des nains poursuivent des géants.
Vraiment le jeu ne vaut pas la chandelle.

### ENVOI

Dieu des fakirs et des rois fainéants
Qui, quand tu dors, as de bons suppléants,
Fais nous savoir par retour d'hirondelle
Si tu n'as pas d'astres plus récréants?
Vraiment le jeu ne vaut pas la chandelle.

## LE SONNET DE L'AU DELA

Rendu par le miracle à la douceur de vivre,
Lazare est revenu du pays de la mort ;
Assis sur le cercueil descellé dont il sort,
Entre Marthe et Marie, il oscille comme ivre.

C'est fait, un témoin peut attester le Saint Livre :
Il sait où l'on aborde en cette mer sans port,
Si le sein d'Abraham est paisible où l'on dort
Quand du plomb de la chair l'âme enfin se délivre :

« Est-ce éternellement que l'on se dit adieu? »
Interrogent les sœurs. « Maître, avez-vous vu Dieu? »
Balbutie à ses pieds Marcelle la servante.

Et, d'un geste, le seul voyageur du trépas,
Soulevant le rideau qui voile l'épouvante :
« Jésus de Nazareth a menti ; n'aimez pas ! »

# BALLADE DES TEMPLES RENVERSÉS

*A Léon Dierx, prince des poètes.*

Aux cris des corbeaux et des freux,
Le vieux monde latin s'écroule :
Le sort du poète est affreux.
Pareils aux morts que la mer roule
De cap en cap, de goule en goule,
Nous flottons, dans l'algue bercés,
Et nous allons où va la houle ;
Tous les temples sont renversés.

Des chefs déments où songe-creux
Immolent l'Élite à la Foule ;
La république des lépreux
Oint les sots de la sainte ampoule ;
Le froc insulte la cagoule ;
Les Bayards, à fuir exercés,
Se vantent de la chair de poule :
Tous les temples sont renversés.

Il ressort de textes hébreux
Que le pain tue et que l'eau soûle :
Qui dit : merle blanc, dit : nombreux ;
En art, il paraît que l'on coule
La beauté dans un nouveau moule :
Les porcs enchantent les Circés,
Le pigeon braît, l'âne roucoule :
Tous les temples sont renversés.

ENVOI

Prince, sais-tu ce qui découle
De ces faits peu controversés?
C'est que l'homme a perdu la boule :
Tous les temples sont renversés.

## LE SONNET DES MÉCHANTS

Avez-vous observé que les méchants sont laids ?
C'est le signe, il est sûr et les fait reconnaître :
Le Mal laisse sa tare à tout ce qu'il pénètre ;
Eh bien, je suis de ceux qui disent : plaignons-les.

Riche ou pauvre, dans le taudis ou le palais,
Nul homme n'est celui qu'il eût choisi de naître,
Mais, quel que soit le moule où l'amour souffle un être,
L'atavisme n'a pas la hideur dans ses legs.

Qui vous déforme ainsi, malheureux? C'est la vie,
La débauche ou l'orgueil, l'avarice, l'envie,
Et surtout la misère, iniquité des dieux.

J'aime à restituer sur les têtes infâmes
Les traits oblitérés des enfants radieux
Que leurs mères ont tant aimés, les pauvres femmes!

# BALLADE DES INTERMÉDIAIRES

Entremetteurs, regrattiers et courtiers,
C'est à vous seuls que les temps sont propices ;
Le pot-de-vin a des cabaretiers
Jusque sur les trépieds des aruspices ;
Le monde entier n'est que foire aux épices ;
Maître sans pair dans le tour de bâton,
En ses budgets l'État donne le ton
Et pour un bec c'est trente-six qu'il rince !
Que de sagesse en l'antique dicton :
L'argent du Roy est sujet à la pince.

Portes ne sais qu'on n'y parle aux portiers,
Voire des lieux où, sur les frontispices,
Les Trois Vertus fulgurent volontiers ;
Aux pieds des tours des moindres Saint-Sulpices
Le cicerone impose ses auspices ;
Une présence attribue un jeton ;
Amour, dans ton corbillon qu'y met-on ?
En amitié, c'est au penny par pence
Qu'Harmodius taxe Aristogiton :
L'argent du Roy est sujet à la pince.

Courtage, abus des arts et des métiers,
Qui ne voudrait que tu t'interrompisses
De les grever de tant de carottiers !
La Suisse met des troncs aux précipices ;
On paie un droit pour fonder des hospices ;
Dans la machine, il n'est plus un piston,
Plus un ressort, plus un fil de laiton,
Dont il ne faille, à la gloire du prince,
Graisser la vis et dorer le bouton :
L'argent du Roy est sujet à la pince.

ENVOI

Sire, où manger le malheureux croûton
De pain de chien réduit au rogaton
Dont les impôts nous font la part si mince !
C'est le berger qui saigne le mouton !...
L'argent du Roy est sujet à la pince.

## SONNET DE L'HEURE VIOLETTE

Pourquoi me lamenter sur le bord de la mer?
La nuit valse : des plis de sa robe améthyste
L'orbe roule, pareil au chef de Jean-Baptiste
A la coupe du jour je n'ai rien bu d'amer.

Tous mes faix sont portés d'honnête homme et d'artiste :
Sous les piliers croulants de vague temple khmer
Des cumulus, à l'horizon, dans ce steamer,
Nul adieu d'être aimé n'agite sa batiste.

Pourtant, anéanti de douleur sur mon banc,
Je clame et tords les bras à ce soleil tombant
Comme un nègre idolâtre et mauvais astronome.

Heures, qui dételez le char d'Aldébaran,
Combien en tuez-vous d'hommes en un même homme
Par semaine, par mois, par saison et par an?

## BALLADE DE LA MISÈRE DES RICHES

Si le Ciel où Dieu veut qu'on aille
Est, et j'en vénère l'édit,
Le royaume de la canaille,
Oyez que les gueux, à crédit,
Dès ici-bas, sans contredit,
Ont le dessus de la bourriche
Des biens dont l'homme se gaudit ;
Le vrai malheureux, c'est le riche.

Le riche que l'ennui tenaille
Offre l'image à l'érudit
Du lépreux portant la sonnaille ;
Ladre de l'or, tout interdit
A son isolement maudit
Cette bourrée où sur la friche
Le pauvre oublie et s'étourdit ;
Le vrai malheureux, c'est le riche.

L'herbe est bonne qu'un chapon aille ;
Les jours de noce ou de landit
On l'engraisse de cochonnaille
Que Noël parfume et blondit ;
Balthazar, dis-tu, de bandit ?
Qu'on te le serve au Café Riche !...
Quant à l'amour... hélas, j'ai dit,
Le vrai malheureux, c'est le riche.

ENVOI

Prince, il faudrait qu'on s'entendît,
Car au jeu tout le monde triche :
Depuis que Judas se pendit,
Le vrai malheureux, c'est le riche.

## LE SONNET DU BON LIT

*A Paul Adam.*

O femme, qui dira la maternelle angoisse
Pour le « toujours petit » de l'œuvre de neuf mois
Qui s'envole, en vertu Dieu sait de quelles lois,
Conquérir l'univers qu'on a dans sa paroisse !

Soit que l'ombre au clocher s'étrécisse ou s'accroisse,
Nul soleil ne s'éteint assez tard dans les bois
Tant le sang te palpite au cœur toutes les fois
Que la porte remue et qu'un passant la froisse.

Adam, pesons le poids de nos autres amours :
On appelle éternels ceux qui durent cent jours ;
Le Temps use sa faulx sur celui de la mère.

Volé qui vend le toit natal pour le vaisseau.
Il lâche le durable au prix de l'éphémère !
Le seul lit que l'Amour nous borde est le berceau.

## BALLADE DU DROIT DES POÈTES ET AUTRES GUEUX

Chez les poètes et les gueux
D'où vient qu'on fait si maigre chère ?
La vie, — ils l'ont souvent longue, eux, —
Au prix qu'elle vaut est trop chère.
Pour eux, Marianne est gauchère
Et son sceptre n'est point garant
Du dogme qu'on professe en chaire :
Chacun son pain et son hareng.

Que la truffe dont Périgueux
Dupe ses porcs dans la jonchère
Embaume le nez, groin fongueux,
Du Crésus qui, sous la torchère,
Régale une jeune ex-vachère,
Puisque dans le monde il a rang,
Libre à lui d'en payer l'enchère :
Chacun son pain et son hareng.

Mais, malgré l'apôtre fougueux
De la société rûchaire,
Je vois, par les chemins rugueux
Des gens sur des sols en jachère
Glaner l'ordure maraîchère
Et même, cas moins hilarant,
Sous la simple porte cochère !
Chacun son pain et son hareng.

ENVOI A LA RÉPUBLIQUE

Reine de l'urne, ton coche erre :
Ta manne prise, on te la rend.
Dans la mer d'Achères, ma chère,
Chacun son pain et son hareng.

## SONNET DE LA JUIVE

Regardez-la marcher à ses mauvais desseins,
Les cheveux roux flammés du reflet des gehennes,
La ceinture déclose et roulant sur les aines,
La fille de Sion, orgueil des Livres Saints.

Ses yeux ont la candeur de ceux des assassins ;
Sans sourire est sa bouche aux dents éburnéennes,
Mais l'abeille est moins vive à voler aux troènes
Que le désir de l'homme à la fleur de ses seins.

Malheur à qui la hait et honte à qui la chante !
Fille d'Ève, elle n'est ni bonne, ni méchante,
Elle se laisse aimer, fatale, et n'aime point ;

Prêtresse du Veau d'or dont la loi nous gouverne,
Elle porte, en fanal allégorique, au poing,
Le chef écérébré du stupide Holopherne.

## BALLADE DU REGRET DES SERVANTES

Je songe aux innombrables filles,
Mille et trois par comparaison,
Brunes, blondes, plusieurs jonquilles,
Qui servirent dans ma maison.
Elles nous quittent sans raison,
Soit pour épouser des trombones
Ou quelque autre combinaison ;
Neiges d'antan, où sont mes bonnes?

Lise, experte à tout jeu d'aiguilles,
Berthe aux pâtés de venaison,
Rosa, ma perle des Antilles,
Joséphine, voir Malmaison,
Et l'ange dont la liaison
Avec le goulot des bonbonnes
Eût affronté la pendaison;
Neiges d'antan, où sont mes bonnes ?

Ont-elles repris leurs faucilles
Pour le temps de la fenaison,
Ou lâché, mères de familles,
Le métier sans morte-saison
Où l'on vit dans l'exhalaison
Des sulfures et des carbones ;
Faut-il dire leur oraison?
Neiges d'antan, où sont mes bonnes?...

ENVOI

Prince, veille à la livraison,
Entre ceux auxquels tu t'abonnes,
Du journal des gens de maison ;
Neiges d'antan, où sont mes bonnes?

## LE SONNET DES DEUX LARRONS

L'horreur que par instants on endure d'être homme
Vient de ne pas avoir le mot de la Douleur;
Notre argile est encore au pouce du mouleur
Que déjà la Nature en travail la consomme.

La souffrance est : le mal, l'enfant ainsi la nomme;
Si les héros de l'Art en bravent la souleur
C'est en vain que le Son, la Forme et la Couleur
Leur trompent des tourments dont la mort est la somme.

Partout la loi d'amour grève la loi de faim ;
La vie, enchaînement de martyres sans fin,
Clame à l'iniquité de tout juge sévère ;

L'œuvre du Christ n'est pas terminée et je crois,
Mon Rédempteur, qu'il faut remonter au Calvaire
Sauver les deux larrons oubliés sur leurs croix.

## BALLADE DU BON JOURNALISTE

Tu m'écris : « Tout effort est vain :
« Le sage, c'est le fataliste.
« Il sied, chaque jour m'en convainc,
« De vivre moine ou buraliste.
« Réponds, le plus fort analyste
« Fera-t-il refleurir un pieu ?... »
— Ami, j'ai la foi du simpliste :
Celui qui sème espère en Dieu.

« A quoi bon, du fond du ravin,
« User ta fronde ou ta baliste
« Contre les sots, si l'écrivain
« Chante pour chanter, en soliste ?
« Idéaliste ou réaliste,
« Il est la mouche de l'essieu
« Qui tourne au char capitaliste !... »
— Celui qui sème espère en Dieu.

« Remets ton espoir au devin
« Et ta doctrine au Fabuliste,
« Mange ton pain et bois ton vin
« A l'auberge du nihiliste ;
« Sors-en soûl, puis tourne en cycliste
« Autour de ton nombril, chef-lieu
« Du ventre individualiste !... »
— Celui qui sème espère en Dieu.

ENVOI

Prince, je fus bon journaliste
Dans l'ère du fesse-mathieu :
Ajoute mon nom à la liste.
Celui qui sème espère en Dieu.

## LE SONNET DE L'AUBE

Si tu veux vivre vieux fais affront à l'aurore :
Pars avant que le Temps ait affûté sa faulx,
A l'heure où Némésis dresse ses échafauds,
Dans les limbes des bois que la bruine irrore.

Sur ma grève, où la mer, qui ne dort point pérore,
Par les rocs sans contours et plombés de tons faux,
Pêcheur, j'éveille au nid les vigilants gerfauts
Dont les cris du « dolcé » montent au « con furore ».

Il est forfait le coq qui sonne le matin
Lorsque déjà l'abeille a visité le thym
Et grangé sa glu d'or de perles arrosée ;

Epidaure prescrit ce « modus vivendi » ;
La Grèce antique était pieuse à la rosée.
Hercule avait fini sa journée à midi.

## LA PAIX DES ROCS

### SONNET

Ma crique est un cromlech de monolithes bleus,
Blancs ou rouges, si durs que nulle dynamite
N'en effleure les blocs au grain préadamite
Et qu'à leur prix l'airain est poreux et cribleux.

Œdipe de ces sphinx battus du flot sableux,
Quand l'énigme du Mal me propose son mythe :
« Homme, qui sur la terre est heureux sans limite ? »
Je les montre et réponds par le mot terrible : « Eux. »

Oh ! leur paix dans l'horreur de l'humaine gehenne !
Être, ni vif ni mort, sauf d'amour et de haine,
En la stagnation sainte de l'état brut !...

Quittes de l'organisme aux mystères complexes,
Les rocs passent la loi lâche et vile du rut
Et de l'épouvantable attraction des sexes.

## BALLADE ANARCHISTE

Le Code est vieux, les lois sont dures ;
Plus chère encore que le pain
Est la taxe des procédures ;
Sur le fonds et sur le lopin
Le Fisc allonge son grappin ;
Si la misère, je l'accorde,
Fait trop du crime son copain.
A tout péché miséricorde.

Las de mâcher au tas d'ordures
Le cuir que tanne saint Crépin,
Un gueux tue, au temps des froidures,
— Voir Richebourg et Montépin —
Son marchand de peaux de lapin :
Ce pendard a filé sa corde,
Mais quel dîner chez l'Auverpin!
A tout péché miséricorde!

Sur la glissade des bordures,
Maritorne, en butte au rapin,
Tombe à rebours dans les verdures,
Et la courge naît du pépin.
Que fera-t-elle du poupin,
Objet de honte et de discorde?
Elle en engraisse l'aubépin.
A tout péché miséricorde.

ENVOI

Princesse, arrête ton sapin,
Et fais, place de la Concorde,
Tambouriner par le tapin :
A tout péché miséricorde.

## A CELUI QUI VEUT S'EN ALLER

SONNET

*Cœlum, non animum mutant qui trans mare currunt.* — HORACE, Epitre XI.

Tu ne peux dompter ta souffrance :
Ailleurs, sous d'autres firmaments,
Comme les illustres amants,
Tu crois trouver la délivrance.

Oui, forcer l'oubli par l'outrance
Des voyages, médicaments
Des robustes tempéraments?...
Mon désespéré, reste en France.

Enfants de Sem, Cham ou Japhet,
L'amour pour nous est toujours fait
Des sept douleurs de Notre-Dame ;

Partout où cinglent les steamers
C'est de ciel qu'il change et non d'âme,
Le malheureux qui court les mers.

## BALLADE EN « ERBE »

Jeune homme, ne t'emballe point,
Ta philosophie est imberbe;
Ne montre le dos ni le poing
A ce siècle qui t'exacerbe;
S'il est bête à manger de l'herbe
Tout autre le fut plus encor;
Et puis souviens-toi du proverbe :
Tout ce qui reluit n'est pas or.

Déjà le chantre de Saint-Point
Date du temps où « vint Malherbe » ;
Tel stratège, dans son pourpoint,
Bombe le torse d'un Faidherbe,
Dont un émir kabyle ou berbe
Ne voudrait pour sergent-major
Que confusément, c'est l'adverbe.
Tout ce qui reluit n'est pas or.

Indique-moi sous le schampoing
Le millionnaire superbe
Que ne point dans son embonpoint
L'anxiété souvent acerbe
De tout voir éclater en gerbe,
Lui, sa maison et son trésor,
Sur un coup de Bourse austro-serbe
Tout ce qui reluit n'est pas or.

ENVOI

Prince, il n'est bon, fut-ce à Viterbe,
Que de manger son hareng saur
Dans le culte austère du Verbe ;
Tout ce qui reluit n'est pas or.

## PETIT SONNET DU JEU DE LA VIE

*A Tristan Bernard.*

On ne comprend qu'à soixante ans ;
Jusque-là c'est l'apprentissage ;
Encor n'est-on qu'un petit sage
Si les dieux n'y sont consentants.

La vie a pour représentants :
D'abord la Parque et son tissage.
Puis la perle sans sertissage
Qu'est la femme de temps en temps.

Mon Tristan, elle est dérisoire
La combinaison provisoire
Qui met l'homme à pareil enjeu

Et qui, prise à contrepartie,
Veut que l'heure où l'on est en jeu
Soit celle où l'on perd la partie.

## LE COUP DE POUCE

### SONNET

A peine eut-il scellé son Œuvre des Sept jours
Par cette loi d'amour dont la fureur nous mène
Que la pitié le prit de la misère humaine
Et qu'il l'équilibra par la mort, son rebours.

Satan riait : « Voilà qui passe tous mes tours
Et je n'ai rien d'aussi méchant dans mon domaine
Que ce raffinement à double phénomène
Qui d'une douleur seule en fait deux sans recours.

« Aimer est-il un mal dont mourir est la cure ?
Alors, ou bien la vie est une énigme obscure
Ou l'ordre de ton plan semble mal établi ! »

Et Dieu dit : « En effet la raison le repousse,
Mais regarde ! » Et, clément, le Juste fit l'Oubli
D'un reste de néant qui lui gluait au pouce.

## BALLADE DE LA RETRAITE

### DOUBLE BALLADE

*A ma chère compagne.*

Selon nos mutuels penchants
De ruminants dans la trémaine,
Amie, allons finir aux champs
Le cours de notre vie humaine ;
L'homme de bien, c'est l'agromène,
Jésus l'a dit sur le Jourdain
Et Virgile en langue romaine :
Il faut cultiver son jardin.

Dans le temple en proie aux marchands,
Prêtre resté catéchumène
J'ai reçu des accueils méchants
De Thalie et de Melpomène;
Le sort ne me fut pas amène
Sous le règne du Baladin,
J'en constate le phénomène;
Il faut cultiver son jardin.

D'écus sonnants et trébuchants,
Depuis la victoire germaine,
On en gagne moins par les chants
Qu'à repiquer de la romaine
Et vainement on s'y démène
A des tours de Robert Houdin
Doublés de ceux du fils d'Alcmène;
Il faut cultiver son jardin.

Voyant sans écuyers tranchants
Mon réfectoire d'hégumène,
Dans les Epsoms et les Longchamps
Du steeple où Renaudot nous mène

J'ai, comme ton père [1] et comme Heine,
Aux couleurs de maint Girardin
Couru la paralipomène [2] :
Il faut cultiver son jardin.

La ville a des coteaux penchants
Et des lacs comme Trasimène,
Il fleurit des Arcueils-Cachans
Au seuil de la porte du Maine
Qu'Alceste, fuyant Célimène,
Peut arpenter de son gourdin,
Mais ce n'est qu'un prolégomène.
Il faut cultiver son jardin.

Je les suis, tes regards touchants,
Vers l'anse où chaque flot ramène
Dans l'écume d'or des couchants
Sa nouvelle Anadyomène :

1. Théophile Gautier.
2. Chronique. (*Dictionnaires*.

Là rit le cher petit domaine
Ignoré du Paris mondain
Où l'horloge bat sa semaine!...
Il faut cultiver son jardin.

ENVOI

Prince, ce siècle énergumène
Où tout tourne en eau de boudin
Veut deux Cids pour une Chimène;
Il faut cultiver son jardin.

## SONNET A CATULLE MENDÈS

Ami libre et léger qui courez les étoiles,
Percevez-vous d'en haut, au milieu des rumeurs
Sidérales, le bruit rythmique de rameurs
Que font les vers avec leurs claquements de voiles ?

Vous avez eu l'amour du Verbe dans les moelles ;
Rien pour vous ne fut bon que l'œuvre des rimeurs,
Gueux sans état, perdus dans les lois et les mœurs,
Qui brodent à l'envers des mots d'or sur les toiles.

Les astres en sont-ils? Nous le saurons bientôt.
Heureux qui part à temps, ni trop tard, ni trop tôt,
Quand de nouveaux coureurs le laissent en arrière!

Les poètes d'ailleurs ne changent que de noms.
L'ombre tombe du Pinde et cerne la clairière;
Encore un tour de ciel, Catulle, et nous venons.

## LOS AU SOLEIL

### CHANT ROYAL

Aigle au grand vol, ouvre tes vastes ailes
Et porte-moi dans le divin pourpris
Pour y ravir aux mains des neuf pucelles,
L'honneur du chant qui sur tous a le prix :
C'est le Royal ; à sa triple allégresse
Outre un Pindare il faudrait une Grèce
Et Périclès comme arbitre du jeu :
Si de nos jours on les assemble peu
Nul n'est lauré qui n'en court l'aventure :
Voici le los dont mon nom est l'enjeu :
Gloire au Soleil père de la Nature !

Femmes, c'est lui qui fomente nos zèles
Pour vos attraits dont nous mourons épris,
Et sur ses rais, liquides étincelles,
Vogue la conque où voyage Cypris;
Il vous astreint, blanche, ambrée ou négresse,
A cette loi que belle ne transgresse,
Si telle elle est de l'orteil au cheveu,
D'en témoigner aux clartés de son feu :
Beauté de nuit c'est beauté d'imposture
Et la parfaite a le jour pour aveu :
Gloire au Soleil père de la Nature!

Dans le désert il guide les gazelles
Aux oasis sur le sable repris,
Et sème en mer, à l'ancre des nacelles,
Les îles d'or, Ischias et Capris;
Couchant la mort sur le sol qu'elle engraisse
Dans son suaire, il féconde l'ogresse,
Et plante un parc sur le sinistre lieu
Où, renégat de l'éternel adieu,
Le trépassé brise sa sépulture,
Revit en fleur et berce un oiseau bleu :
Gloire au Soleil père de la Nature!

Tu dores, peintre, et sculpteur, tu cisèles
Les parthénons à son culte entrepris;
Tu fais du paon miroiter les ocelles
Où les cent tons de l'arc-en-ciel sont pris ;
Avant-coureur de tout ce qui progresse
Si la science a des bonds de tigresse
Dans l'infini sans bords et sans milieu,
Ton arc les jauge et les fixe ton pieu;
Au Chanaan voilé de l'Écriture
Moïse ainsi hâlait le peuple hébreu :
Gloire au Soleil père de la Nature !

Où va le Rhin vont aussi les Moselles;
Grand magistrat de l'ordre désappris
Il a, selon les fins universelles,
Toute frontière en un même mépris;
Il borne aux blés faits des crins de sa tresse
Le territoire où la Vie est maîtresse,
Et, dieu de ceux qui veulent voir leur dieu,
D'un tour de roue il trace avec l'essieu
De l'orbe errant qui lui sert de voiture
Le vrai pourtour de l'humain franc alleu :
Gloire au Soleil père de la Nature !

## ENVOI

Toi dont l'image est peinte en camaïeu
Sur ce palais où s'abrite mon feu,
Fais-le savoir à la race future,
Prince, si j'ai chanté comme à ton vœu :
Gloire au Soleil père de la Nature !

# SUR LES QUAIS

## STANCES AUX MIENS

### I

Voici l'heure où devant la ciguë on devise.
— Lorsque je m'abattrai, le front sur l'établi,
Restez calmes : quelqu'un veille qui les revise
Les procès d'Art perdus où l'on n'a pas faibli ;
Si j'ai bien disputé comme un pont que l'on barre
Le dépôt de la langue ancestrale au barbare
Je ne roulerai pas dans le fleuve d'Oubli.

Je t'en fais le serment, à toi qui, page à page,
As vu naître à tes pieds l'œuvre pauvre en laurier.
Tu peux tendre l'oreille au bruit d'aréopage
Dont ton amour me fut le gage avant-courrier ;
Dépose sur l'autel l'armure qui te pèse
Et que l'honneur d'avoir fourbi l'épée apaise
Le beau sein de l'épouse où dormit ton guerrier.

Des descendants issus de nos tendresses calmes
Il se perpétuera pour le martyre humain
Une postérité de bons porteurs de palmes
Trempée aux jeux du cirque et sachant son chemin :
Les mâles seront beaux puisque tu fus leur Ève
Et les filles en qui s'incarnera mon rêve,
S'avanceront, le lys du devoir à la main.

Car je fus ce fermier qui, l'œil au chronomètre,
Fournit selon son bail douze heures de labour
Et ne s'endort, le soir, à la torche du maître,
Qu'acquitté de son pain par la chute du jour ;
J'aurai payé comptant et sans frustrer la taille
Les six pieds de terreau mesurés à ma taille
Et la paix sur ma croix peut tomber de la tour.

Fils, j'ai brodé la prose en bon tisseur de Perse,
Vainqueur des écheveaux et régent du panier,
Des mille tons changeants que l'arc-en-ciel disperse
Sur le vert canevas du tapis printanier ;
A tous défis du Vers j'ai querelle vidée
Et ma rime, ceinture où se cambre l'Idée,
Se boucle comme un jonc au pouce du vannier.

Si je ne reste pas, je reviendrai. — Personne
Ne descelle l'onyx incrusté dans l'airain
Du bloc de la voyelle entée à la consonne ;
Le Mot combat le Temps sur son propre terrain
Et l'y soumet ; si peu de crédit que j'en aie,
J'en ai frappé plusieurs au coin d'une monnaie
Où l'on voit le portrait du Verbe souverain.

Et c'est pourquoi j'ai bu sans trouble le calice
Que m'emplissait de fiel la bave des perclus
Dont mon disque, — le Rire, — édentait la malice ;
J'allais vers le pays d'où les sots sont exclus.
L'Art a le foyer lent de l'étoile attendue
Qui se couve, fermente au fond de l'étendue,
Ronge l'ombre, la fore, arde et ne s'éteint plus.

## II

Voici d'ailleurs comment se régleront les choses
Dans cent ans, sur les quais, devant la boîte à six.
Un in-dix-huit y gît près des « Métamorphoses
D'Ovide » et sous le poids du « Jeune Anacharsis » ;
Le vent souffle, il arrache au livre à l'agonie
Le lambeau décousu d'une feuille jaunie
Qui tourbillonne et choit aux pieds d'un homme assis.

C'est fait. — Pour un bon chien le taillis de genièvre
Enseveli sous la neige de février
Est encore imprégné de la senteur du lièvre : —
L'homme se penche, il prend... Voici mon lévrier !
Il défend le chiffon contre la brise hostile
Et sa narine s'ouvre à cette odeur de style
Dont sont musqués les vers faits de main d'ouvrier.

Feuille qui tomberas des forêts de l'espace
Où Caliban claudique aux talons d'Ariel,
Mérite d'arrêter le Bon Juge qui passe,
Car les dieux accoudés à la rampe du ciel
Décrètent, c'est la loi, qu'en tout cas analogue,
Le critique d'appel soit un franc philologue
Dilettante du mot comme un renard du miel.

Il a lu... mais ici ma vue est obscurcie.
Que sera-ce?... Peut-être, à la grâce du vent,
Cette humble strophe même où je l'en remercie?
Il se lève, s'éloigne et soupire en rêvant :
« Encore un qui souffrit en son temps pour le Verbe!... »
Et, reconstituant la mâchoire au bruit d'herbe,
Il aura le mammouth sur deux dents de devant.

Je serai son Baruch. Mis longtemps à séquestre, —
L'introuvable est l'état qui les scelle d'abord, —
Mes princeps feront prime à la salle Sylvestre ;
Né trop tôt à la vie et trop tard à la mort,
Comme la nèfle, orgueil de la paille moisie,
Je débuterai « feu » par mon Œuvre choisie
Chez le même libraire où, complète, elle dort.

C'est mon destin : j'ai la classique anatomie
De ces posthumes-nés dont les dieux vigilants
Pour l'exhumation embaument la momie.
Parfois dans l'hypogée où tels que des milans
S'abattent les savants déterreurs de squelettes
Le grain de blé tombé d'un nœud de bandelettes
Rend à Cérès l'épi perdu depuis mille ans.

III

Apôtre d'une foi qui le donne en modèle
Et sage que Minerve eût mis au Parthénon,
L'Impeccable a transmis au disciple fidèle
Les rites dont la Forme a réglé le canon :
« Tout pasteur du troupeau des Muses est un mage :
Vis du grimoire et va, car il serait dommage
De forfaire au destin que te signe ton nom.

« Au mont, mon bergerot, au mont, et sois bon pâtre!
Dans la sérénité des ombrages épais,
La houlette d'ébène à la dextre d'albâtre,

Et sûr nomenclateur des chèvres que tu pais,
Mène boire les mots aux lacs de la pensée ;
Blessure que l'on chante est blessure pansée
Et le rythme est la joie et le nombre est la paix.

« Qui parle à nos banquets de manger et de boire ?
L'eau d'Aréthuse veut le gobelet d'étain,
Or, l'œil étant l'outil, je n'y sais de déboire
Que le beau sans reflet dans un regard sans tain ;
Que le tien soit pareil au miroir d'Archimède.
Rends, puisqu'au mal de voir il n'est d'autre remède,
Son image certaine à l'objet incertain.

« Vainc la matière. Où sont, si tu te le rappelles,
Dans la cuve embrasée où la nature boût,
Marbres sans Phidias et fresques sans Apelles ?
Mais l'Œnéide chante et le monde est debout !
Ce qui souffle sans fin c'est le vent de la Lyre
Portât-il à la tente où l'on ne sait pas lire
Le verset du Coran que scande un marabout. »

Ainsi parlait celui que nous nommions : le Père,
Enfants, et dont le nom blasonne votre écu ;
Son fanal dans la nuit fut mon point de repère

Sa loi, celle selon laquelle j'ai vécu,
Et vous voyez en moi l'homme qui s'infatue,
Piédestal du héros qui n'a pas de statue,
D'être hors du combat où Gautier fut vaincu.

## IV

Adieu. Mais sur le char triomphal de défaite
Près de celle qu'avec le dogme je reçus
Tiède et drapée encor du manteau du prophète
Plane un secret d'amour que jamais je ne sus.
On trahit ses croyants à force de miracles :
Mélancoliques yeux qui fûtes mes oracles
M'accusez-vous aussi de vous avoir déçus?

S'il est vrai que la part de Marthe est la meilleure
Ne t'en redois-je rien de la tienne? Ai-je, oh! dis,
Entre toi, bien réel, et l'art, bien qui nous leurre,
Équilibré, Stella, la course au paradis?
Pavoiseur et rameur de la double galère,
Moi, j'ai touché mon rêve et passé mon salaire
Dans le port transparent de tes bras arrondis.

Je m'en vais, immortel de toi, dans l'allégresse
De la langue que nul ne m'aura vu léser ;
Tout ciel me sera bon s'il ressemble à la Grèce,
Je n'y sais pas de dieux que je doive apaiser.
Puis tu viendras. Alors de sa voix paternelle
Il nous dira : « La gloire appelée éternelle
N'est autre que l'amour et tient dans un baiser. »

# SONNETS
# HISTORIQUES OU LÉGENDAIRES

## MÉLOBOSIS L'OCÉANIDE

Entre les cornes d'or de la chèvre Amalthée
Zeus aux regards lointains admire à l'Orient
Le couchant que produit l'aube en se mariant
Sur le Caucase en fleurs au sang de Prométhée.

Le vautour pend au flanc de l'héroïque athée :
La chair renaît au pic du bec excoriant :
Gras de l'engrais divin le blé luxuriant
Déborde sur la mer où s'ébat Galathée.

Or voici que du Nil le bourdonnant essaim
Des filles d'Océan, les vierges au beau sein,
Accourt comme l'abeille à l'encens des résines.

Le Christ païen sourit aux prêtresses d'Isis,
Mais il cherche parmi ses trois mille cousines
Sa Madeleine, la blonde Mélobosis.

# LA DOCTE THÉANO

## SONNET PYTHAGORICIEN

Tel, bon pêcheur encor, l'antique cormoran,
L'homme à la cuisse d'or qu'on nomme Pythagore
A soixante et dix ans suffit sans mandragore
Au combat de Vénus dont il est vétéran.

Chez Milon, dans Crotone, où l'athlète est tyran
Et joue au Périclès d'un autre Anaxagore,
Il enseigne la loi dont il est l'égrégore
Et qui lui vient de l'Inde en passant par l'Iran.

Un grand voile entre l'auditoire et lui suspend son omb
Il dit : « L'Être est impair, pair le Néant. Du Nombre,
Naît le Cosmos, produit de leurs chocs continus... »

Et, vierge plus docile à la voix qu'au dilemme,
La docte Théano, fille de Brontinus,
Boit des yeux, sans le voir, le macrobe. Elle l'aime.

## RUTILIUS

Rutilius, dernier des poètes latins,
Fidèle aux dieux vaincus d'Homère et de Virgile,
Fuit la ville livrée aux gens de l'Évangile
Et retourne mourir sous les cieux aquitains.

Il va longeant la côte aux contours serpentins,
Que les Goths d'Alaric usent jusqu'à l'argile,
Ballotté comme Ulysse en sa barque fragile,
Sans pilote et jouet des mirages lointains.

Parfois, la mer, du fond d'une crique sauvage,
Dont le casque d'Hécate argente le rivage,
Lui rend le roulement des antiques tambours.

Alors ce Gaulois pleure au nom de l'humanisme
Sur le culte guerrier relégué dans les bourgs
Que les barbares juifs traitent de : paganisme.

## HENRI QUATRE ET LA SARDINE

Détourné de nos bords par un coup du Malin
Que, vainement, la cloche invective en poissarde,
Le petit cyprin bleu qui vient de l'île sarde
Lâche la mer bretonne et nos vagues de lin.

Sur le granit des ports où, dans l'embrun salin,
Pend la voile, tordue au vent d'Est qui l'essarde,
Les sardiniers, sans pain, ont vu, de la mansarde,
S'ensabler la dorisse et pourrir le filin.

Rédempteur, souviens-toi, puisqu'il faut en débattre,
Qu'ils ont rachat acquis d'un acte d'Henri Quatre
Dans le *Gesta Dei per Francos* consigné :

Ce roi, le vendredi, sur un coin de la nappe,
Au scandale du rude Agrippa d'Aubigné,
Jeûnait d'une sardine — ou deux — pour plaire au Pape.

## SONNET DU PETIT LEVER

Tout chante dans le parc que Le Nôtre embellit ;
C'est l'heure européenne : elle sonne à Versaille
L'éveil du potentat qui, le chef en broussaille,
Réclame sa perruque et descend de son lit.

Le voici sur le trône hygiénique ; il lit
Un bulletin, celui du combat de Marsaille ;
Pas un muscle de son visage ne tressaille,
Sauf le nez qui se pince et dont le bout pâlit.

On attend. Mais le dieu s'atteste à son tonnerre,
Puis, en Bourbon, du faix copieux s'exonère :
« Messieurs, c'est fait, dit-il, j'ai le Palatinat ;

« L'armée impériale est au vent dispersée ! »
Et la Cour baye, indifférente à Catinat,
Au Roy-Soleil assis sur la chaise percée.

# LA FENÊTRE DE TRIANON

(D'APRÈS SAINT-SIMON, 1688)

*A Hugues Delorme.*

C'est après la fistule. Il ne marche plus guère.
Dans la chaise roulante, autour de Trianon
Qu'il rebâtit, il vague, entre sa Maintenon
Et le ministre dur qui préside à la Guerre.

La salive lui pend comme au bec d'une aiguière,
Car il est vieux. Du Rhin à l'Escaut, le canon
Tonne. « Je ne sais pas si je m'abuse, ou non,
Fait-il, mais cette baie... elle n'est pas d'équerre.

— Sire, surintendant des Bâtiments Royaux,
Je sais que vous aimez les serviteurs loyaux :
Or elle l'est!... — Marquis, vos sentences sont brèves..

Allez-vous-en! — Je dis toujours comme je vois!... »
Et sombre, à la dévote : « Il sied de brûler Trèves,
Sa Majesté s'ennuie. — Oui, Monsieur de Louvois. »

## LA GUILLOTINE DE POCHE

— 1792 —

*A Xavier Roux.*

Humaniste, gourmet, déiste et régicide,
Le sans-culottiseur de l'Isère et du Doubs
Porte dans un étui dont le cuir est très doux
Une guillotinette en verre translucide.

Quand la petite hache amusante s'oxyde
De rouille ci-devante, il la passe au saindoux
D'un pot enjolivé de rubans dits : padous
Qu'ornent des vers latins à la masse d'Alcide.

Elle lui sert à maint usage, notamment
A trancher sur le plat d'un Nouveau Testament
Les têtes des canards, des lapins et des oies;

Car il n'aime que ceux dont il fut le Samson
Lui-même, et telles sont les innocentes joies
Du proconsul François Lejeune à Besançon.

## LE NEPTUNE DE MESSINE

Sur les ruines du port, seule intacte, se dresse encore la vieille statue de Neptune, œuvre de Montorsoli, 1547.

(*Les journaux.*)

La lame a nivelé la rive jusqu'aux monts.
« Ramiers, que cherchez-vous? — La place où fut Messine.
L'hécatombe, dont la seule idée hallucine,
Jette d'un coup deux cent mille âmes aux démons.

L'horreur trahit les yeux, et le cri les poumons ;
L'Adès fête, comblé, l'Amphitrite assassine ;
Dans le marais en feu qu'il dilue et calcine
Le Chaos se reprend comme au temps des limons.

Jardins des pommiers d'or, île de Théocrite
Endormie aux baisers de la mer hypocrite,
Ne suspends plus tes nids sur un gouffre qui boût ;

Il est trop clair l'oracle où s'inscrit ta fortune
Puisque, vainqueur de tes décombres et debout,
Rit à l'œuvre de mort l'inflexible Neptune.

## LE SONNET DE LA BONNE HÉLÈNE

*A la Reine d'Italie.*

Eléna Petrowisch, fille d'un saint Louis
Monténégrin, poète et monarque biblique,
Qui sans sceptre, en plein air, sur la place publique
Rend la justice ainsi qu'on tire l'eau du puits ;

Sarah de l'Abraham des troupeaux enfouis
Sur qui la main du Dieu formidable s'applique,
C'est vous qui m'incarnez, Reine, la République
Que j'ai chantée aux jours de rêve évanouis.

Dans l'île, qui n'est plus qu'une chapelle ardente,
Comme aux cercles de soufre il conduisait le Dante
Virgile vous soutient sur les sombres étangs ;

Que ses enfants, par l'ode et par la cantilène,
Vous bénissent, madame, et par delà les temps,
Sous le nom, homérique et doux, de : Bonne Hélène.

# QUATRE BALLADES PARAPHRASÉES

## POUR UN « FRANÇOIS VILLON » INÉDIT

# BALLADE DES TROIS AMOURS DE VILLON

J'aime trois femmes, à savoir :
— La Vierge, dame universelle
Et régente du réservoir
D'amour que l'on a sous l'aisselle ;
— Puis, sa servante, vieille ancelle,
Grise comme cheval rouan,
Ma mère et nourrice : — enfin celle
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen.

L'une, l'œil clos, je peux la voir
Dès que l'aube au ciel étincelle
Battant l'écume du lavoir
Sous l'arche où la Seine ruisselle,
Et tire mon âme en nacelle
De Notre-Dame à Saint-Ouen
Vers l'autre, l'ange à la douce aile
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen.

Je porte, et c'est tout mon avoir,
Un Virgile en mon escarcelle,
Car, humble clerc du gay sçavoir
Où ce maître sans pair excelle,
Je rêve, et point ne vous le cèle,
D'être le cygne mantouan
De l'héroïque jouvencelle
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen.

ENVOI

Prince, sonne le bouteselle
De Calais au golfe Jouan
Pour venger la Grande Pucelle
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen.

## BALLADE A ROBIN TURGIS

### MAITRE CABARETIER DE LA « POMME DE PIN »

Robin Turgis, tavernier dont l'enseigne
Est l'étendard des guerriers de Bacchus,
Sache d'abord, ami, que mon cœur saigne
De te devoir telle somme en écus
Que je les chiffre aux ans que j'ai vécus —
Soit à dix-neuf, — mais si l'oncle que j'aime
Par testament me les doit à moi-même,
Fais-m'en crédit pour qu'en digne neveu
A sa santé je boive le vingtième :
Le vin de France est le vin du bon Dieu.

L'antiquité païenne nous enseigne
Que certain vent appelé : l'Africus,
Qui vient d'Égypte à travers la Sardaigne,
Sucrait de miel et musquait de crocus
Le falernum du cellier de Flaccus ;
Chaque cruchon lui versait son poème
Et le ceignait d'un nouveau diadème ;
Foi de Villon, ton Aunis m'en tient lieu ;
Il est en sus chrétien par le baptême !
Le vin de France est le vin du bon Dieu.

Ils en font un, entre Rheims et Compiègne,
Par qui Samos et Lesbos sont vaincus ;
Si chaud il est qu'il guérit la brehaigne
Et refleurit le bois mort des cocus.
Las ! pour les gueux on le cerne à blocus,
Tel ce nectar dont les caves de Brème
Tirent l'esprit et distillent la crème
De douze muids dans le fût du milieu
Pour l'empereur de Saxe et de Bohème !
Le vin de France est le vin du bon Dieu.

ENVOI

Prince, jeûner n'est pas le mal suprême
Et je l'ai fait plus souvent qu'en carême,
Mais si la fille est blonde et le ciel bleu
Qui n'aime ment et qui ne boit blasphème!
Le vin de France est le vin du bon Dieu.

## BALLADE DE VILLON

### A LA VIERGE MARIE POUR SA MÈRE

Dame des cieux, jeune mère éternelle,
Dont le giron berce l'Enfant Jésus,
Aux saints attraits de ta forme charnelle,
Rehaussés d'or et de gemmes cousus,
Si les neuf chœurs chantent en haut-dessus
Un hosannah où chaque instrument lutte
Pour réjouir le Dieu que tu conçus,
Que de Paris t'en monte l'air de flûte,

Sur cette vieille abaisse ta prunelle ;
Je suis son fils et jamais je ne sus
Pour quel péché j'ai pu germer en elle,
Mauclerc des lois, et mécréant des us,
Si c'était tout encor, poète en sus !
Puisqu'il n'est blé qu'au crible on ne le blute
Passe l'erreur au compte d'un lapsus ;
Que de Paris t'en monte l'air de flûte.

Près de la rive où fut la Tour de Nesle,
Ta cathédrale, abri des nids moussus,
De l'angélus tintait la ritournelle
Quand, dans le lit dont les draps sont tissus
Du même lin que la robe à Nessus,
Je lui tombai comme d'une volute
Le Saint-Esprit au milieu des bossus ;
Que de Paris t'en monte l'air de flûte !

ENVOI

Reine, un rimeur est un pauvre Crésus :
Du val de pleurs que le Mont-Blanc talute
Tous les concerts de gloire tu les eus,
Que de Paris t'en monte l'air de flûte !

## BALLADE DE VILLON PENDU

I

Passant, voici Villon pendu
A l'arbre sec nommé potence ;
Aux Lois il a payé son dû
Ayant encouru leur sentence
Un jour de grand'faim sans pitance ;
Comme une dame à son balcon
Il a vu, pour la circonstance,
Lever l'aurore à Montfaucon.

Démens le faux bruit répandu
De sa finale impénitence :
Un fidèle compte rendu
De ses péchés en vaut quittance
A l'âme chrétienne en partance ;
Ce poète, de l'Hélicon,
Regarde en paix, quoiqu'à distance,
Lever l'aurore à Montfaucon.

Le squelette n'est pas dodu ;
S'ils y trouvent quelque substance,
J'en lègue l'humble résidu
Aux oiseaux noirs qu'à tort on tance
D'y demander leur subsistance.
Que Dieu fasse, pour mon faucon,
Sur ce plat dit : de résistance
Lever l'aurore à Montfaucon !

ENVOI

Dame Mort, si toute existence
Te fond aux doigts comme un flocon,
Tu peux sur ma dernière stance
Lever l'aurore à Montfaucon !

# BALLADE

## POUR UN « ROY D'YVETOT » INÉDIT

# BALLADE DU BON TYRAN

## POUR UN ROY D'YVETOT INÉDIT

*En façon de prologue*

Du pays bleu qui vendange la pomme
Reine des fruits et mère du vin d'or
Est un état saintement agronome
Et si petit que l'aile du condor
L'ombragerait au vol d'un seul essor ;
Fleuve jaseur au cours ondulatoire
La Seine argente et ceint son territoire
Comme le cercle embrasse le quartaut ;
Trois fois heureux son peuple est sans histoire :
Le bon tyran c'est le Roy d'Yvetot.

Si vieux est-il que de mémoire d'homme
Savant ne sut et ne peut dire encor
En quel année, à l'almanach de Rome,
Les géants blonds conduits par le dieu Thor
Ont promulgué ses lois au son du cor;
Celle d'amour consacra leur victoire
Et de ce fait habile et méritoire
Il résulta qu'ils firent aussitôt
Du séculaire avec du transitoire;
Le bon tyran c'est le Roy d'Yvetot.

Sa terre est libre et sa Ville autonome;
Ressuscité dans son divin décor
C'est le jardin de l'origine en somme
Où le même arbre offre même trésor
— Moins le serpent — qu'au premier fructidor;
Quitte des maux que verse l'écritoire
Riches ou gueux ont banc au réfectoire.
Le bourgeron auprès du paletot,
Tout cas de faim étant rédhibitoire;
Le bon tyran c'est le Roy d'Yvetot.

ENVOI

Prince, ou plutôt, si possible, Auditoire,
Ton siège est fait sur l'art lacrymatoire
Comme celui du brave abbé Vertot :
La vérité rit au vieux Répertoire ;
Le bon tyran c'est le Roy d'Yvetot.

# LES ALLÈGRES

# I

# BALLADES POUR MES AMIS

## BALLADE DES JOYEUX COMPAGNONS PERDUS

Le souvenir m'étreint comme un remords
Des compagnons perdus de ma jeunesse;
Plus débridés que des poulains sans mors
Je les menais, selon le droit d'aînesse,
Comme un piqueur une chasse à Gonesse.
Oh! qu'à l'appel il défaille de noms!
Mais le tympan me tinte aux tympanons
Dont nous sonnions, en forêt comme en plaine,
Gais Des Grieux de volages Manons,
L'absence d'or dont la bourse était pleine.

C'était le temps où Monsieur de Camors
Était « celui qu'il faut que l'on connaisse »
Comme à présent c'est Panhard ou bien Mors,
Et de la gloire, unique patronnesse,
Le moins épris rendait un Vandenesse.
Qui l'eut fait croire alors aux plus ânons
Que notre nef fut sans Agamemnons,
Qu'on y riait du rire de Gwinplaine
Et qu'on allait régler par les canons
L'absence d'or dont la Bourse était pleine!

J'ai cette idée et point je n'en démords,
S'il n'est prouvé que, défunt, on renaisse,
Que les malins du groupe sont les morts;
Aux survivants n'ayant eu leur finesse
Sénilité verse son lait d'ânesse;
Les mieux portants rêvent en cabanons
Qu'ils sont logés en de bleus Trianons
Dont une fée est dame chapelaine
Et les ingrats détractent en Zénons
L'absence d'or dont la bourse était pleine.

ENVOI

Prince, à vieux singe il n'est plus de guenons ;
Las ! des Vénus, Minerves et Junons
Le ceinturon qui boucle la souple aine
Est clos pour nous, mais nous entretenons
L'absence d'or dont la bourse était pleine.

## POUR LA GUÉRISON DU POÈTE

### BALLADE

Là-bas, dans l'un des jardins enclavés
Entre des murs verdis d'aristoloches
De cette rue où l'écho des pavés
Double le son qu'y rythment les galoches
Des écoliers et des moines baloches,
Sous le vieux toit plein d'oiseaux piailleurs
Languit, docile aux doctes conseilleurs
Maîtres ès arts de la pharmacopée,
Le cher poète aimé des travailleurs;
Dieu soit en aide au bon François Coppée!

Le lys, plus vif de leurs venins bavés,
Monte, vainqueur du crapaud et des loches;
Le front d'airain, ami, vous le savez,
Brise du Mal les pics et les mailloches;
Mais c'est vraiment du bon pied que tu cloches,
Dame Justice, et là-haut comme ailleurs,
Si le tourment est le lot des meilleurs,
Alerte, alerte, ô gens de mélopée,
Nos tours d'ivoire ont besoin de veilleurs!
Dieu soit en aide au bon François Coppée!

Tendre aux petits et sévère aux gavés,
Selon le culte en exil dont les cloches
Ne sonnent plus, du rosaire aux avés
Il en recoud la bannière en filoches.
Puis d'autre part, rendant coups pour taloches,
Se dresse et, sous le feu des tirailleurs,
Marche à l'autel de ces grands ferrailleurs
Dont la Colonne enroule l'Épopée
Et leur dit messe au défi des railleurs;
Dieu soit en aide au bon François Coppée!

ENVOI

Prince, ta cour abonde en rimailleurs
Et ta médaille a mille médailleurs,
Mais entends-moi sous phrase enveloppée,
Marbre n'y vaut que de l'art des tailleurs,
Dieu soit en aide au bon François Coppée !

## BALLADE A LA GLOIRE DE CATULLE MENDÈS

Cependant que la Métaphore
Rejoint au ciel, gouffre indigo,
L'âge où pot se disait amphore,
Catulle, dernier hidalgo
Du cycle, jette en Chicago
Aux philistins transatlantiques
Le défi de son *Quos ego!...*
C'est le Rempart des Romantiques.

Tel le basileus Nicéphore,
L'an 800, mettait l'embargo
Sur les écumeurs du Bosphore,
Tel il remouche le gogo
Que démange le prurigo
De clamer sur faits authentiques
Notre *Delenda Carthago;*
C'est le Rempart des Romantiques,

Ses yeux luisent du saint phosphore
Et le guerrier de Marengo
Près de lui n'est qu'un Félix Faure
Quand, rue Ampère ou Turbigo,
Sous son pince-nez de burgau,
Il marche, entonnant des cantiques
Au vieux Will, père d'Iago;
C'est le Rempart des Romantiques.

ENVOI

Prince, un lion tient, au Congo,
Tête aux hordes éléphantiques,
Et Socrate à sa virago;
C'est le Rempart des Romantiques.

## BALLADE CAMBOGIENNE[1]

D'un gave — j'emprunte à Nisard
Ses périphrases gangrenées
De lieux communs — en saut d'isard,
Un bruit de rimes égrenées
Qui semblent du zéphyre nées
Sur le vent de l'arc qu'Eros tend
Nous arrive des Pyrénées :
C'est l'atelier d'Edmond Rostand.

1. La ballade cambogienne fut publiée sans signature par *Comœdia* qui posa à ses lecteurs le problème d'en désigner le poète sur sa facture lyrique. Le vainqueur du jeu fut M. Edmond Rostand lui-même, ainsi qu'on peut le voir par sa réponse, adressée de Cambo, le lendemain même, au journal.

Peintes avec un exquis art,
Par de modernes Lagrenées,
On y voit autour d'un puisard
Thalie et l'autre, sœurs aînées
Des neuf vierges, lisez : traînées,
Qui dans l'onde d'un rose étang
Se baignent jusqu'aux périnées :
C'est l'atelier d'Edmond Rostand.

Apollon est son Corvisart ;
Cent fleurs par l'abeille étrennées
Lui versent chartreuse et brizard,
Après les folles entraînées,
Où, dressé sur ses encrénées,
Son Pégase las rentre au stand
Plier ses ailes effrénées,
C'est l'atelier d'Edmond Rostand.

ENVOI

Prince, emporte rassérénées
Nos âmes *extra muros*, tant
Elles sont de prose embrenées !...
C'est l'atelier d'Edmond Rostand.

## BALLADE SUR UNE BALLADE ANONYME

Chacun se demande : « Ah ! ça, qui
Traite la Muse, altière sphinge,
Comme un sultan son assaki ?
Sur les trous de quelle photinge,
Aux cordes de quelle phorminge
Vit-on qu'un tel arpège errât ? »
Ne vous foulez pas la méninge :
La ballade est de Bergerat.

Aussi vrai que d'Hermès naquit
La lyre, et de Pan la syringe,
Que le Hongrois boit du raki,
Que le Chinois tresse la ginge,
Qu'il était en écus de singe
Le trésor qu'une Humbert géra,
Et que Mergy tua Comminge,
La ballade est de Bergerat.

Car les loups suivent le droscki ;
Dans l'eau nage la piquitinge ;
Les dames portent du kaki ;
Le rossignol chante en Thuringe ;
Mais, étonnant notre myringe,
Lui, toujours, il hébergera
La Rime qui dit : « Comment vins-je ? »
La ballade est de Bergerat.

ENVOI

Prince, il fait tiède. On bat du linge.
L'œil suit l'air qu'une bergère a.
Tu m'as fait des vers : je me *ringe !*
La ballade est de Bergerat.

EDMOND ROSTAND.

## BALLADE DU GUEUX QUARANTIFIÉ

En doutez-vous que tout n'arrive?
Déjà du Mont-Valérien
On échange à Tananarive
Le bonjour transaérien !
Or, écoutez, car ce n'est rien :
Atteint de la verte endémie
Un truand, pas même aryen,
Richepin « fait » l'Académie !

Que tout s'en aille à la dérive,
On le sait, mon historien,
Mais, ça, c'est le clou que l'on rive
Au temps de Monsieur Sarrien !
Oh ! sur le pic pindarien
Muses, n'en cavalcadez mie !
Comme un simple grammairien
Richepin « fait » l'Académie.

Ciel, abîme sans fond ni rive,
Le loup de mer mû terrien,
Un Loti, quoi ! sans son frère Yve,
Lâchant l'argot faubourien
Et las du vol icarien,
D'une voix que l'arcade émie
Dira la vertu, lui, vaurien :
Richepin « fait » l'Académie.

ENVOI

Royer-Collard, vieux saurien,
J'en ris la décade et demie
Du calendrier grégorien,
Richepin « fait » l'Académie.

# PONCHON-BALLADE

Cent vignerons, si c'est peu qu'on le dise,
Font dans nos ceps la vendange du vers :
Le pavillon couvre la marchandise
Puisqu'il en vient de Genève, d'Anvers,
De Bucarest et de tout l'univers ;
Mais de ce vin dont la marque est certaine,
Signé : Villon, Régnier et La Fontaine,
Un cabaret balance le bouchon
Aux alentours de la Samaritaine :
Le cru gaulois est à Raoul Ponchon.

L'heureux rimeur ! Tandis qu'on « ronsardise »
Et qu'on se tue à des rythmes pervers,
Soir et matin, selon la musardise,
Il livre au verbe un combat sans revers,
Et, de la main, mouche un « sonnet d'Arvers »,
Puis il s'en va de Gif à Morfontaine,
Déambuler à gré de turlutaine,
De broc en pinte et de pinte en cruchon,
Et de la blonde, il passe à la châtaine ;
Le cru gaulois est à Raoul Ponchon.

Au paradis veut-on qu'il s'interdise,
Si j'y vais droit, d'aller, lui, de travers,
Lorsque son nez, fait pour la friandise,
Hume la rime ainsi que le convers
Renifle à l'oie ou la truite aux vers ?
L'Académie est une pretantaine
Qu'on ne court pas en tricot de fûtaine,
Et le bocal y fait le cornichon,
Si l'on en croit la doctrine de Taine ;
Le cru gaulois est à Raoul Ponchon.

ENVOI

Depuis la mort du Grand Croquemitaine,
Prince, ta troupe est cosmopolitaine ;
Ibsen sévit, qui n'est pas folichon ;
En attendant un nouveau capitaine,
Le crû gaulois est à Raoul Ponchon.

## COURTELINE-BALLADE

Écoute bien, gent écolière :
Quand on peut, même avant sa mort,
De Poquelin on fait Molière,
Et tout prouve qu'on n'a pas tort;
Mais il faut atteindre d'abord
Le haut de certaine colline,
Alors, on signe au passeport :
Georges Moinaux dit Courteline.

Qu'il siffle sur un mur de lierre,
Libre comme le vent du nord,
Ou captif dans une volière,
Le merle, en ce genre de sport,
Détient la palme et le record :
Il porte au bec sa mandoline ;
Tel, merle blanc sous ce rapport,
Georges Moinaux dit Courteline.

C'est une leçon familière
Que celui qui doit mordre mord ;
N'y perdez pas la muselière !
Le don comique est cet apport
Qui vous tombe à l'heure où l'on dort
Sur la tête qu'on dodeline :
On vient au monde et l'on en sort
Georges Moinaux dit Courteline.

ENVOI

Prince, à la tienne : au ras du bord
J'emplis le verre mousseline
De cet aï que verse au fort
Georges Moinaux dit Courteline.

## BALLADE BELGE

Le bon français se parle à Gand ;
Qu'on nous annexe à la Belgique !
Si le fait semble extravagant,
Il n'en a pas moins sa logique ;
Dans cet argot démagogique,
Que l'Urne gueule sur le Zinc,
Sa position stratégique ;
Chez les Quarante, Maeterlinck !

C'est Gand qui nous jette le gant
Du beau verbe, l'anthologique,
Et la main passe au flamingant ;
Puisque le mal odontalgique
Veut un remède chirurgique,
Préférons aux pilules Pink
L'art sans douleur d'un poing magique ;
Chez les Quarante, Maeterlinck !

Le dire devient fatigant .
Qu'il est roi dans la géorgique,
Qu'il mêle, essayiste élégant,
L'âme boyarde à la moujike,
Et qu'en sa puissance tragique,
Il démontrerait à des Kinck
Que Tropmann est psychologique ;
Chez les Quarante, Maeterlinck!

ENVOI

France, mon siècle est nostalgique,
Et je déplore qu'Henri Cinq
N'ait pas été plus énergique.
Chez les Quarante, Maeterlinck!

## MIRBEAU-BALLADE

Dans la peau d'ours que zèbre et tigre
La moire du gilet barbeau
Il rôde, altéré comme un tigre
Du sang des contempteurs du Beau ;
Moins l' « a » perdu, c'est Mirabeau,
Tout lui signe ce parentage
Force, verve, audace et... tout beau,
Qui diable en rêve davantage ?

Du Rhône au Rhin, j'en saute, au Tigre,
Dardant en plein jour son flambeau
Il voyage comme on émigre,
Aime à Gand, hait à Columbo,
Pleure au pays de Salammbo,
Et termine cet arpentage
Devant la caserne Lobau...
Qui diable en rêve davantage?

Tel qu'il exalte ou qu'il dénigre
Prend le remède à son bobo,
Et pas le temps de crier : bigre!
On est tout cygne ou tout corbeau;
En reste-t-il, c'est un lambeau
Pour la hotte ou le brocantage
Ou l'Olympe est votre escabeau!
Qui diable en rêve davantage?

ENVOI

Prince, et l'œuvre? — Jusqu'au tombeau
Je n'en veux que le pourcentage :
C'est du cent mille, le Mirbeau;
Qui diable en rêve davantage?

## BALLADE DE MES REGRETS DE L'ONCLE

*A Georges Docquois.*

Regrettes-tu, Georges Docquois,
Quand Morphée éteint ta lumière,
L'aristarque au style iroquois
Dont la bedaine de « première »
Nous fut quarante ans coutumière ?
Te manque-t-il, comme un d'Orsay
Absent d'une Grande Chaumière,
Mon pauvre Francisque Sarcey !

Il fut d'abord, ô dieux narquois!
Le Barras de mon « vendémiaire »
Aux jours gais et nieuwerkerquois
Où, ramier chantant la ramière,
J'ouvrais mon vol, chez ma crémière,
Au vent qui soufflait de Jersey...
Qu'est-ce?... Une larme à ma larmière ?...
Mon pauvre Francisque Sarcey.

Et puis — qui dira les pourquois
D'un fait où l'astronomie erre?
Il vida sur moi le carquois
D'un La Harpe sur un Lemierre ;
Moi, j'envoyais chez l'infirmière,
Comme un baby chez sa nursey
A Dourdan, sa gentilhommière,
Mon pauvre Francisque Sarcey.

ENVOI

Ville, où darde le sieur Lumière :
Terre, où raffine le sieur Say ;
Où est notre rose trémière,
Mon pauvre Francisque Sarcey?

## ESTRADE-DELCROS-BALLADE

*En remerciement aux Quarante.*

Trente-neuf plus un, cette fois,
Au nom de Delcros, voir : Estrade,
Vous primez mes écrits grivois ;
Devant cet honneur qui me grade
Dans le Monde où l'on rétrograde
Je dresse ma moustache en crocs.
Mais dites, de la balustrade :
Qui fut mon Estrade-Delcros ?

Était-il du comté de Foix,
De Pondichéry, de Belgrade,
Belge peut-être, Genevois,
Ou d'un pays où l'on extrade,
Membre de quelque Union-Trade,
Bouvier des landes ou des craus ?
Naquit-il en mer à Brest-rade?
Qui fut mon Estrade-Delcros?

J'ai la plus fervente des fois,
En obstétrique, à la tétrade ;
Je comprends, que dis-je? je vois
Le thermomètre centigrade ;
J'excelle à la sauce poivrade,
Mais si je date sans accrocs
Le temps de la reine Bertrade,
Qui fut mon Estrade-Delcros?

ENVOI

Prince, Bouilhet donne un Lestrade,
Et le Parnasse eut Charles Cros ;
Au nom de Victor de Laprade
Qui fut mon Estrade-Delcros ?

## RONDEAU DE LAURENT TAILHADE

*Laurent Tailhade* est à mon gré
Et je dis au plus haut degré,
Maître du vénéré langage
Dont la Muse a plié bagage
Et sous d'autres cieux émigré.

Par les concombres dénigré
Tel qu'il trempe va vinaigré
Dans le bocal pour un long âge
*Laurent Tailhade!*

Un Swift attendri par un Gray
En lui nous est réintégré
Et du Verbe, trésor en gage,
Assailli des chiens il dégage,
Dragon de morsures tigré,
*L'or en taillade.*

II

# ENTRE DEUX COPIES

# SONNET DE LA JOIE D'AVOIR UN PEU VÉCU AU VINGTIÈME SIÈCLE

En neuf ans quel essor! Le temps de dire : pritt,
Son vol passe déjà les limites du rêve !
Après la Paix armée, il découvre la Grève,
Puis ce culte du Moi dont Barrès tient le rit.

L'amour, il le réduit à son cas de prurit :
Baiser pris, et guéris de leur souffrance brève,
Filles du père Adam et fils de la mère Ève
Conjuguent le futur sur l'air du prétérit.

Heureux traînard, j'ai pu, cent huit lunes, te vivre
Beau siècle d'une Bible ayant nom : Le Grand Livre
Et pour verbe le mot sans rime de l'engrais.

J'en goûte comme il sied le Code et ses pandectes,
Mais son couronnement, je pense, est ce progrès
Des tremblements de terre aimés des architectes.

## BALLADE DE LA MERCI AMOUREUSE

Quoi qu'il en soit, le mauvais économe,
Entre les biens du jardin enchanté
Que ce vieux val de pleurs fleurit à l'homme,
Parfums, Saveurs, Son, Lumière, Santé,
Et l'Art aussi, rente de ce renté,
Il en est un dont s'assoiffe et s'affame,
Même repu, l'ingrat qui le diffame,
Tant il le force au tribu d'un merci
Quotidien pour l'auteur de la femme :
Le don joyeux d'amoureuse merci.

Du Paradis perdu pour une pomme
Et désormais du seul rêve hanté,
Ou de celui que cherche l'astronome
Dans l'infini dont il est tourmenté,
Fruit ne nous choit qui ne soit éventé,
Ou, pis encor, que Satan ne l'entame
Et n'y prélève une part du dictame ;
Le baiser reste, où le plus endurci
Reçoit, avec ou sans épithalame,
Le don joyeux d'amoureuse merci.

La bête humaine est peu cousine, en somme,
Du Dieu qu'elle a, malgré la parenté :
Il lui crie : aime ; elle répond : j'assomme ;
Si de la mort aucun n'est exempté,
L'oubli sur tous verse son népenthé ;
Du plus beau corps, quand s'évapore l'âme,
Qu'en reste-t-il ? La cendre d'une flamme.
Obscur destin, mais sitôt éclairci
Que du fourreau s'échange avec la lame
Le don joyeux d'amoureuse merci.

ENVOI

Dans les devoirs que la vie amalgame,
Prince, l'honneur est pour le polygame ;
Puisque la loi consiste, en raccourci,
A chanter juste et sur toute la gamme
Le don joyeux d'amoureuse merci.

## LE SONNET DU BOULEVARDIER

Il a vécu celui qui, sur le petit quai,
Que du mot : Boulevard la synecdoche exalte
A, le long du demi-kilomètre d'asphalte,
Quotidiennement péripatétiqué.

Comparable au pur-sang qui n'a jamais tiqué,
Libre du nœud, ainsi que chevalier de Malte,
Dans le stade idéal il va, vient, ou fait halte,
A son gouvernement même indomestiqué.

Au ciel où droit il va sans demander sa route
— L'aigle ne s'en enquiert à la vache qui broute, —
Il aborde, la fleur aux dents, comme au buffet,

Étonné seulement de n'y pas voir l'étape
Sans laquelle il n'est point de paradis parfait :
Ce trottoir où les gens d'esprit font leur retape.

## BALLADE
## EN L'HONNEUR DE L'AVENUE DES TERNES

Provincial, Paris a ses provinces
Qu'il appelait autrefois ses faubourgs.
A Vaugirard il faudrait que tu vinsses !
Sur le mont Martre il reste des labours.
Moi que voici, j'ai cueilli des rambours,
En mon enfance, aux boulevards externes,
Et j'ai joué dans les topinambours
Sur l'avenue innocente des Ternes.

Du Grand Hôtel au Passage des Princes
Vont les rastas, beaux comme des Terburgs,
Sanglés, tirés à quatre épingles, minces,
Vêtus de soie ou plutôt de ses bours ;
Gare à ces grecs tirés de noms de bourgs !
Les bons Ternois se couchent sans lanternes,
Près des fortifs, école des tambours,
Sur l'avenue innocente des Ternes.

Quartier charmant, je voudrais que tu tinsses
Le premier rang ! Mais tout marche au rebours
Et l'écrevisse avance par les pinces !
Des odéons masquent des luxembourgs :
Au Transvaal les lâches sont les Boërs,
Et l'on va voir des sites subalternes
Au lieu d'aller, sans guide et sans débours,
Sur l'avenue innocente des Ternes !

ENVOI

Prince, parmi la viorne et l'aubours,
Lorsque la ville y braquait ses poternes
J'ai bégayé mes premiers calembours
Sur l'avenue innocente des Ternes.

## LE SONNET DES HIRONDELLES

Un vers de Saint-Amant dont un pion plaisante
L'allitération au charme « puéril »
Transparent et doré comme un chrysobéril
Se rythme sur le vol d'oiseau qu'il représente.

J'adore sa gaîté de tout effort exempte,
Et lorsque le métier met mon art en péril
J'y bois le vin sacré dont Dieu tient le baril :
« Les petits précurseurs de la saison plaisante ».

En l'honneur de Villon, pour cet alexandrin
J'absoudrais, s'il l'eût fait, le pire malandrin
Parce qu'il est de ceux qui n'ont pas de modèles ;

Quant au sieur Geruzez... eh bien ! je le maudis.
Oh ! comme notre ivrogne aimait les hirondelles !
Vieux maître, en passe-t-il au moins en paradis?

## BALLADE DES QUATRE BOUTEILLES

*A Léon Dierx.*

Batignollais, contempteur du nouveau,
Je t'en envoie, il vient de la campagne.
Tout y renaît, la feuille au baliveau,
L'herbe au caillou, l'ambre au genêt d'Espagne ;
Partout des lieds que la mer accompagne ;
Flore d'Éole écoute les aveux ;
Dame Forêt se carde les cheveux
Comme un cordier fait du chanvre qu'il teille ;
Conséquemment, Léon Dierx, si tu veux,
Il est séant que nous buvions bouteille.

Autre prodige à troubler le cerveau
Du plus râblé des sableurs de champagne :
L'Ève française est toujours au niveau
De ce renom par où notre compagne
Aux étrangers fait battre la campagne.
Donc, songeons-y ! Préviens l'heure où, baveux,
Nous n'aurons plus qu'à prononcer nos vœux.
Et, comme dit Brantôme de Bourdeille,
« Honnestement » esquissons des morveux ;
Il est séant que nous buvions bouteille.

La Parque a beau trancher notre écheveau.
La noire nuit couvre en vain de son pagne
Nos endormis du funèbre caveau
Dont l'œuvre est faite et close la campagne,
Notre Art abonde en forçats pour son bagne :
Les oncles vont rimant pour les neveux,
Tels les coureurs de Lucrèce nerveux,
On se transmet, la plume sur l'oreille,
Le rameau d'or bourgeonnant et séveux ;
Il est séant que nous buvions bouteille,

## ENVOI

Prince, comme un pêcheur en son verveux,
Des mots d'argent de mon verbe verveux
Cette ballade a rempli ta corbeille :
Si son envoi n'encourt tes désaveux
Il est séant que nous buvions bouteille.

## LE SONNET DES CHATS LIBERTAIRES

Il est des chats à la servitude rebelles,
Socialistes purs et braconniers matois,
Qui vivent en outlaws dans la forêt des toits,
Libres des lois, des mœurs et vainqueurs des gabelles.

Les jours de neige ils ont chère lie aux poubelles,
Et, dans la saison chaude, Érastes discourtois,
Avec l'odeur de rut et les cris du putois
Ils enlèvent chez les bourgeois leurs Isabelles.

Pour eux, l'insulte c'est l'aumône. Tout à tous.
Le famélique a droit aussi chez les matous
A l'excédent des biens que le repu dissipe.

Ne contemple pas trop la lune, ami Pierrot,
Car le temps d'accorder un acte à son principe,
Ta lèche-frite est veuve et ta broche sans rôt.

## SONNET DE L'AQUARELLE

*A Maurice Montégut.*

Compose, sculpte, grave ou peins,
Car dans notre art bon à proscrire
Il ne reste plus rien à frire.
Les pains de chien sont nos doux pains.

Nous vivons sur les youpins.
Du reste as-tu jamais vu rire
Un honnête homme en train d'écrire?
Marianne a d'autres poupins!

Plus sage il est que Marc Aurèle
Celui qui lave l'aquarelle :
Sourd aux sifflets comme aux bravos :

Il a la gaîté triomphale
D'Hercule oubliant ses travaux
A tresser les cheveux d'Omphale.

## BALLADE RÉCALCITRANTE

Écoute-moi, jeune catéchumène
Et zélateur du culte de l'auto :
Ton char de flamme au train d'énergumène
Est attelé du vent dont Méphisto
Emporte Faust au pays de Clotho.
C'est grâce à lui que ce pince-sans-rire
Jette à l'enfer plus d'âmes qu'un ghetto
En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Et, d'autre part, est-ce une chose humaine
Que le plaisir de tomber à Quito
D'un élan pris à la Porte du Maine,
Aveugle et sourd, dans un san-benito?
D'en repartir d'un bond, incognito,
Les reins brûlés par une poêle à frire,
Et d'y tarir l'or d'un Rio-Tinto
En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire?

J'ai vu le monstre, horreur de Théramène, —
Car c'est le même, autant que la photo
Puisse en fixer l'infernal phénomène, —
Et j'ai crié, si l'on crie in petto :
« Sainte patache, à toi mon ex-voto!... »
Elle est d'antan, mais elle a le sourire.
Un mot de plus, je réclame un loto
En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire!

ENVOI

Prince, à l'abus oppose ton veto;
Le trente à l'heure est la borne à prescrire,
Ou bien alors j'y lance un in-quarto
En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

## SONNET ZOOLOGIQUE

*A Tristan Bernard.*

La femme est un être anomal
Que Cuvier, ne sachant qu'en faire,
Décerne au genre mammifère ;
On pouvait s'en tirer plus mal.

Le point par où cet animal
Des plus féroces de la sphère,
Les plus beaux du reste, diffère,
Paraît infinitésimal.

Pour les mœurs, voyez : Lune, — et comme
On en est réduit aux abois,
Si vous voulez, disons qu'en somme

C'est la bête qui, dans les bois,
Se rapproche le plus de l'homme,
Après le singe toutefois.

## SONNET PHYSIOLOGIQUE

*Au même.*

Leur corps d'ivoire ouvré d'émaux,
Dit Esculape d'Epidaure,
Est cette boîte de Pandore,
Où Zeus a scellé tous les maux.

Pourtant, du Cafre aux Esquimaux,
Ce thérapeute subodore
Qu'homme il n'est qui ne les adore ;
Le fait est de ceux dits : normaux.

Quant à l'âme, quelque importune
Qu'elle semble, il leur en faut une,
Pour l'enfer au moins, qui l'attend ;

Où donc chez la femme est son centre ?
Saint Augustin, sage éclatant,
Résolument la place au ventre.

# BALLADE DU PRIX NOBEL

## BALLADE EN TRIOLETS

Je demande le prix Nobel ;
Il me manque et je le mérite.
Zut pour Jaurès, Guesde et Bebel,
Je demande le prix Nobel,
Car, dans cette tour de Babel,
Comment vivre, à moins qu'on hérite ?
Je demande le prix Nobel,
Il me manque et je le mérite.

Caïn fit bien d'occire Abel
Effeuilleur de la marguerite ;
Sous le palmier nommé : tobel,
Caïn fit bien d'occire Abel.
Mieux vaut crever selon Lebel
Que de faim, sorte d'entérite ;
Caïn fit bien d'occire Abel
Effeuilleur de la marguerite.

Au temps de feu Zorobabel
Le barde avait pain et guérite...
[Et puis vint Philippe le Bel...]
Au temps de feu Zorobabel,
Des chiens dévorant Jézabel,
Le repas n'a rien qui m'irrite.
Au temps de feu Zorobabel
Le barde avait pain et guérite.

ENVOI

Tel Chatterton à Kitty Bell
De la pomme de terre frite
Je demande le prix Nobel,
Il me manque et je le mérite.

# LE SONNET DE L'IN-OCTAVO

*A Eugène Fasquelle.*

Heureux qui, par sa mort, désarmant l'invective,
Atteint l'heure bénie où la sage Atropos
Remise l'écrivain, détesté des typos,
A son plan de néant et dans la perspective !

Le larron trépassé brave le détective :
Ainsi s'assure-t-on de l'éternel repos
Que la Critique signe en ses avant-propos
A toute édition dite : définitive.

Car il n'est bon linceul que reliure en veau
Dans le sûr *in pace* nommé l'*in octavo*,
Et la bibliothèque est notre sépulture.

C'est là qu'enfin l'on joue au vieux jeu rebattu
Du Rembrandt qui ne vaut que par la signature,
Et qui, sans elle, est un : Comment t'appelles-tu ?

## BALLADE DU DIPLODOCUS

Encore un bon plésiosaure !
Car, soyez-en bien convaincus,
Ni la Bible avec sa massore,
Ni Cuvier, dompteur des fucus,
N'ont du Chaos fait le blocus ;
Donc, autour de son effigie,
Dansons pour le diplodocus
Donné par monsieur Carnegie.

Sur vingt-six mètres il s'essore
Comme un boa dans les crocus
Devant un psylle de Mysore,
Et pose aux Togos, aux Okus,
Aux Achilleus podas okus,
Le problème de stratégie
— Or de tels ils n'en ont onc eus —
Donné par monsieur Carnegie.

Nourrissons de Clémence Isaure
Pressez la grappe de Bacchus
Au fabuleux hareng que saure
La vapeur des temps invécus
Où les cavernes de Cacus
Éclairaient, quoique sans bougie,
Le doux million en écus
Donné par monsieur Carnegie.

ENVOI

Prince, je soutiens mordicus
Et de toute mon énergie
Qu'il n'est pas au vulgum pecus
Donné par monsieur Carnegie.

## LE VERBE

### SONNET

Critique, tu dis vrai : le verbe, il est ma vie ;
J'aime les mots en eux, comme le joaillier,
Pour le miroitement qu'ils ont dans l'atelier
Et je borne mon art à m'en passer l'envie.

L'idée, un nœud du bois où le rabot dévie !
D'un impeccable maître inflexible écolier
C'est au collier du sein plus qu'au sein du collier
Que va ma vue, aux lois des prismes asservie.

Mon lexique est l'écrin ouvert des diamants
En feux que la nuit verse aux plis des firmaments
Pour y jouer le jeu sans objet des étoiles.

La Vérité? soit, mais vêtue en fée, — et puis,
Libéré du souci d'en soulever les voiles,
Je la vois mieux dans son miroir que dans son puits.

## BALLADE GAGEURE

Enfants du Celte ou de l'Aulerque
Dont César brûla les forêts
De Marseille jusqu'à Dunkerque
Pour en faire un vaste marais
D'où, chassé par l'art de Cérès,
S'est enfui l'oiseau macrocerque,
Qui l'eût dit que je pleurerais
Le surintendant Nieuwerkerke !

Prêtre de Pan, vulgo : luperque,
Je dispute mes intérêts
— Au quinzième, on disait : j'alterque —
A des tas de coupe-jarrets
Fous d'or et d'autres minerais
Cachés sous le ciste ou la lerque :
Ah ! plutôt que ces Turcarets
Le surintendant Nieuwerkerke !

Tels les bûcherons de leur herque
Alignent dans le Vivarais
Les fagots où le cysticerque
[Coléoptère] et les tarets
Font l'office de cent forets.
Rimeurs, pauvres moutons qu'on terque,
Pleurons devant les cabarets
Le surintendant Nieuwerkerke !

ENVOI

Infante, tes gens à bérets
Sont trop fiers de leur Albuquerque :
Nous eûmes aux jours guillerets
Le surintendant Nieuwerkerke !

## SONNET MÉTAPHYSIQUE

*A Georges Courteline.*

On croit tout saisir, tout s'efface ;
On veut tout aimer, tout s'enfuit ;
On s'écrase aux ais d'un circuit
Quoique l'on fasse ou l'on défasse.

Le livre est lu dès la préface ;
L'espérance, elle, se réduit
A décrocher un sauf-conduit
Pour aller voir Dieu face à face.

Ame folle, à quoi me sers-tu
Si l'homme a pour but et vertu
De rendre au blé son poids de fange?

Clamons en nous tenant les mains
Le mot auquel on répond : mange,
Clef du sort et du verbe humains.

III

# BALLADES GASTROLOGIQUES

## BALLADE EN L'HONNEUR DE LA MORUE

Quel sot mépris rit dans vos entretiens
Pour un régal que plus d'un richard aime ?
J'ai vu des juifs se confesser chrétiens
Devant le gade, ornement du carême,
Meilleur encore à l'huile qu'à la crème.
Le seul regret des saints, au paradis,
S'ils en ont un, parfois, les vendredis,
Est de ce mets que l'on voue à la rue.
En vérité, gourmets, je vous le dis:
Meure la truffe et vive la morue !

Il n'est qu'un goût, le bon, donc je maintiens
Qu'une brandade, en art, signe un Carême
Comme un saint Paul l'Épître aux Corinthiens.
Ou bien qu'elle est, j'en pose le barème,
Ce qu'à toute huître est la verte maremme ;
Je lui soumets, moi qui vous parle, dix,
Vingt cassoulets, vagues salmigondis,
Et la choucroute, où pourtant je me rue ;
Le caviar ? Eh bien, je le maudis !...
Meure la truffe et vive la morue !

Si mes moyens, Rothschild, étaient les tiens,
Ou si le sort m'avait oint du saint chrême,
Les morutiers n'auraient d'autres soutiens ;
Pour les sauver, eux et l'honneur suprême,
Je fréterais le brick et la trirème.
Las! Terre-Neuve où nous régnions jadis,
— Oyez les glas et les *De Profundis !* —
Passe aux Anglais ! Cette course est courue.
Mais pour n'en pas pleurer je me raidis.
Meure la truffe et vive la morue !

ENVOI

Prince, il convient de vivre de radis.
Il fut un temps où, sur des bras hardis,
Un bon filet valait une charrue.
Cela nous met au siècle du roy d'Ys !...
Meure la truffe et vive la morue !

## BALLADE DE LA TRIPE

*A Xavier Roux.*

Patachons d'Auch ou de Roanne
Qui, saouls du repos estival,
Penchés sur vos guides Joanne,
Rêvez le complet festival
A Paris près de Bougival,
Oyez qu'on prend la bonne fripe,
Spasme de gueule sans rival,
Chez Pharamond, roi de la tripe.

Soyons ingrats oui pour Jouanne ;
Après le roman l'ogival ;
Le lard usé, reste la couenne ;
Que, didactique et salival,
Quelque Luce de Lancival
A sa vieille gloire s'agrippe,
Un Wagner chante un Parcival
Chez Pharamond, roi de la tripe.

Et quel cidre !... Tel, à la douane,
Le Kabyle en un joli val,
Debout sur sa jument rouanne,
Nasarde l'octroi bailliVal
Du gouvernement khédival,
Tel il se moque de la grippe,
Que dis-je, du mal gengival,
Chez Pharamond, roi de la tripe.

ENVOI

Prince, c'est par un jour nival
Où déjà la Seine se fripe
Que j'ai prêché ce revival
Chez Pharamond, roi de la tripe.

## RONDEAU DU CHABICHOU

*A Monsieur Léon Buirette.*

Le chabichou, qu'on blague en vain,
C'est l'éperon du cheval : Vin ;
Qui le méconnaît ne sait boire,
Ponchon dirait : c'est une poire,
Et qui l'aime l'aime en chauvin.

Bien fait, il passe le divin,
Mais combien rare ! Deux sur vingt !...
Il n'est qu'un Martin à la foire,
Le chabichou !

C'est du secret de son levain,
Honneur du fermier poitevin,
Qu'il tient son ivoire en fleur, voire
L'amateur veut que de la Loire,
On le fleure au moins à Louvain,
    Le chabichou.

## POULARD-BALLADE

*A Raoul Ponchon.*

Le mets autochtone gaulois
Qui, plus même que la galette,
Riche ou pauvre, range à ses lois
Tout bon François, c'est l'omelette.
Si l'on me met sur la sellette
Je dirai qu'elle vaut, au lard,
Son miracle de la Salette :
Je pense à madame Poulard.

Régal de gens de tous alois,
Depuis les temps de l'arbalète,
Et des Bourbons, par les Valois.
Jusqu'au Corse, cher à Willette,
Dont la légende nous allaite,
Notre Marianne à foulard
S'en lèche encor la margoulette ;
Je pense à madame Poulard.

Jeanne, est-il vrai que tu soulois,
Guerrière à corps de femmelette,
Avant de courir aux Anglois,
D'en sauter une à la poêlette
Comme au pays, sous la houlette,
Et que La Hire, franc soulard,
Y hachait de la ciboulette ?
Je pense à madame Poulard.

ENVOI

Ponchon, point de truffe ou de laite :
Le tour de main, voilà tout l'art :
Oh ! dorée, épaisse et mollette !...
Je pense à madame Poulard.

# SONNETS ACROSTICHES

## QUATRE SONNETS ACROSTICHES

### I

*A la princesse Marie Bonaparte*
*pour ses quinze ans.*

M ille dons vainqueurs de l'envie
A insi qu'un cortège aux flambeaux
R éfléchi par ses yeux si beaux
I lluminent l'enfant ravie.

E t puis la jeunesse est gravie :
B ientôt l'âme est mise en lambeaux ;
O n court des berceaux aux tombeaux ;
N e défaillez pas, — c'est la vie.

A ucune douleur n'est sans loi ;
P rincesse Marie, ayez foi
A ma doctrine renommée :

R ire est l'honneur. Plaisir compté,
T out est vain hormis d'être aimée,
E t le bonheur, c'est la bonté.

## II

*A Sarah Bernhardt.*

S arah, tous les cent ans, Dieu tourne au débonnaire;
A ttendri par nos maux, il en suspend le cours,
R eprend le canevas de l'œuvre des sept jours,
A paise la nature et pose son tonnerre.

« H omme, monstre raté, dit-il, je t'exonère.
B ête aux rêves chargés de sublimes amours
E n qui j'ai gâché l'ange et mis l'âme à rebours,
R éalise une fois ton vœu visionnaire...

« N e me dénomme plus : le maître sans pitié ;
H ôte du paradis je t'en rends la moitié :
A ime, chante et souris, voici ton immortelle !

« R egarde!... » Et l'idéal perdu du genre humain,
D ans l'or de sa toison, l'Ève blonde, c'est elle,
T raverse encore la terre une pomme à la main.

## III

*A Blanche Barretta, pour son*
*éventail de « Manon Roland ».*

B elle, vous tempérez d'un prénom ressemblant
L e nom rude et parlant d'une race obstinée.
A ucune ne tient mieux « barre » à la destinée,
N ul chrême baptismal n'oignit un front plus blanc.

C ar une âme d'enfant, hostile au faux-semblant,
H alète dans vos yeux de reine mutinée
E t vous voilez de grâce une vaillance innée,
B rune blonde, au jeu chaste, intrépide et troublant.

A insi, type achevé de la gallo-romaine
R éveillant dans Thalie un air de Melpomène
E t soumettant au joug du goût jusqu'à l'excès,

T out dans votre beauté que l'art a faite sienne
T émoigne pour l'honneur de l'idéal français,
A vignonnaise au pied fin de Parisienne.

## IV

*A Lucienne Bréval, sur les propres rimes de son nom.*

L 'âme moderne en vous, femme et musicienne,
U nissant de vos dons le double festival
C hante au pays des Franks, qu'un soleil estival
I llumine, les grands hymnes de l'âme ancienne.

É pouse de tout dieu qui vous voudra pour sienne
N ulle amante du Christ, possesseur sans rival,
N e se nimberait mieux du vitrail ogival
E t l'on vous rêve encore Catherine de Sienne.

B rune fille du Rhin, dont le front minerval
R esplendit des reflets d'argent du mont nival
E t que l'or des torrents a pour magicienne,

V alkure échevelée aux ailes du cheval,
A rtiste à qui l'amour dit tout bas : Lucienne
L angoureuse Beauté que l'art signe : Bréval.

# POÈMES DIVERS

## LA VITRE

Sous le dais ombreux des courtines
Où s'est attardé mon sommeil,
Un hyménoptère pareil
Au Frère Jacques des matines
Sonne la cloche du réveil.

De l'aurore qui la pénètre
Ma chambre s'éclaire soudain,
Comme à la lampe d'Aladin,
Et dans les ais de la fenêtre
S'encadre en tableau mon jardin.

Si la riche abeille a pour rôle
De baratter le miel, il est
Gravé par le Divin stylet
Qu'elle en laisse dans la corolle,
Pour la guêpe, le petit lait.

Le bourdon glane, c'est sa tâche ;
Il est le pauvre écornifleur
Qui vit des restes de la fleur ;
Mais nul travailleur n'est moins lâche
Que ce parasite ronfleur.

Platon l'assimile au prophète
— Ou poète — dont le destin
Est d'être l'hôte clandestin
De la « société bien faite »,
Au haut bout, mais hors du festin.

Le mien donc, battant de l'élytre,
S'est élancé vers la clarté
Tel Mars au-devant d'Astarté,
Mais voici que contre une vitre
— Mur transparent, — il s'est heurté.

Le long du cristal qui miroite
Il glisse, muet de stupeur,
Se croit jouet d'une vapeur
Et s'agrippe à la bande étroite
Dont est bordé l'huis trompeur.

C'est bien pourtant de la lumière
Qui vibre dans ce châssis d'or ?...
Il recule, reprend l'essor,
Fonce, la tête la première,
Et, comme Icare, tombe encor.

« Oh ! quel prodige aux lois inverse
Et dont tout l'ordre est souffleté
Fait que l'azur gèle l'été ?...
Mais non, un ramier le traverse...
Par quoi serait-il reflété ?

« Plus près, dévidant sa besace
Aux lames d'un faisceau d'iris,
Reconnaissable au coloris,
L'araignée ourle sa rosace
Comme un voilier largue des ris.

« Sur la vasque où les libellules
Valsent avec les papillons,
Le vent berce les grappillons
Du troène où sont les cellules
Que, l'abeille et nous, nous pillons.

« Point de bras ni d'aile qui chôme,
De la flèche, clef du séjour
Où les comptes sont mis à jour,
Jusqu'aux tuyaux des toits de chaume
Où fume le pain blanc du jour.

« Dans l'élément qui l'y convie,
Il n'est de bête, fière un peu,
Qui se marchande au rude enjeu
Du combat loyal de la vie ;
L'hyménoptère croit en Dieu !

« En avant, donc, sans plus de glose !... »
Et des dards de ses poils raidis
Il se rue à trois fois, six, dix,
Sur la porte béante et close
D'un enfer peint en paradis.

Des orgues folles de sa trompe
Tout un glas clame, en faux-bourdons
De messes, vêpres et pardons,
La honte de l'hôte qui trompe,
La foi qu'en l'homme ont les bourdons.

Assez. Vole dans la verdure,
Par la baie ouverte, à ton nid,
Et pour ton tourment sois béni.
Quelle est l'âme qui ne l'endure
A la vitre de l'infini ?

## LA BÊTE SAINTE

Il n'est pèlerin qui dévie
Dans les mirages anormaux
Du morne désert de la vie
Si sa marche est bien asservie
Au libre instinct des animaux.

La bête, initial mélange
De souffle astral et de limon,
Est à l'homme ce qu'à Dieu l'ange,
Le guerrier doux de sa phalange,
Son esclave et son bon démon.

Amis, n'allez pas sur la terre
Sans votre escorte ! Au moindre pas
Fait dans la forêt du mystère
La route manque au solitaire ;
Ceux qui vont seuls n'arrivent pas.

Écoutez ce que Jésus prêche : —
Tout nouveau-né crépit à neuf
Son étable à la paille fraîche
Et rassemble autour de sa crèche
Ses brebis, son âne et son bœuf.

Il suffit qu'un fils d'Ève naisse
Pour qu'un troupeau forme le vœu
De le suivre, et le reconnaisse
Par héritage et droit d'aînesse
Comme grand frère, — chef du feu.

Repose ou veille, campe ou marche,
Pour l'exode ou pour les séjours,
Voici ta tente, patriarche.
— Chaque homme est le Noé d'une arche
Qui sauve une œuvre des sept jours.

Et cette famille adoptive
Des parents pauvres et muets,
Demi-libre et demi-captive,
Dans le blé d'amour qu'on cultive
Remplit l'office des bluets.

Or de ce fait seul qu'on la nomme
Des noms sonores dont l'airain
Fête le saint ou le grand homme,
La bête est baptisée, en somme,
Et c'est ta filleule, parrain !

Je déclare donc la coutume
Logique, et m'en fais le soutien,
Qui prescrit que, morte, on l'inhume
Pour qu'en paix elle se consume
Dans l'arome du sol chrétien.

Philosophique nécropole,
Je bénis le campo-santo
Où, digne de Vincent de Paule,
Le bon maître, sur son épaule,
Porte son chien dans son manteau.

Je compatis à la névrose
De l'aïeule à qui nul trésor
Ne donne le bonheur morose
D'enguirlander d'un ruban rose
L'urne cinéraire d'Azor.

Le vieux chat trépassé mérite
Son tertre ; il est même opportun
De l'orner de la croix du rite,
Puisque, selon la foi spirite,
Là-haut, la Madone en porte un.

L'oiseau que, sous une jacinthe,
L'enfant en pleurs ensevelit
Vaut son pouce de terre sainte ;
Il a chanté ! — Que dans l'enceinte
Où dort Mozart il ait son lit.

Jocko, loin de sa forêt vierge,
Succombe à nos frimas ? Je dis
Qu'il a tous les titres au cierge
Qu'on brûlerait pour un concierge
Et deux fois au *De Profundis*.

De son agrafe d'émeraude
Le lézard a broché mon seuil ;
De mon toit l'aronde en maraude
A détourné le mal qui rôde ;
Qu'on les mette dans mon cercueil.

L'ara qui charmait ma grand'mère
A cent ans tombe du perchoir ?
L'empailler, qui, moi, fils d'Homère ?
Non, l'icône est trop éphémère
Quand un siècle on tint le crachoir !

Fi du coche où l'on ne relève
La jument fourbue ! Elle est sœur,
Servante, amie, et, mieux, élève
Du lâche, marqué pour le glaive,
Qui la livre à l'équarrisseur.

Honte à l'étal du bestiaire
Où pend au rouge chevalet
L'héroïque vache laitière
Qui nous cède pour la litière
Ses petits, sa force et son lait !

Pour toi, massacreur en goguette,
Je te voue au sang que tu bois;
C'est écrit : ton fusil te guette,
Chasseur, Attila de guinguette
De la chrétienté des bois.

Donc, ouvrons les terres natales,
Pour qu'ils y dorment avec nous,
Aux frères des races fatales
Que des règles sacerdotales
Nous déposent sur les genoux.

Dieu, qui pour eux reste sans prêtres,
Ne saurait, sans se blasphémer,
Rejeter du ciel les seuls êtres
Que jamais il n'a surpris traîtres
A sa loi terrible d'aimer.

## LE DERNIER INVALIDE

Dans le préau des Invalides
Où les dix-huit canons du roi
Sur une foule sans effroi
Pointent des foudres sans bolides;

A l'ombre du dôme vermeil
Qui flamboie à chaque éclaircie,
Le vieux débris qu'on « remercie »
S'affale en un demi-sommeil.

Il a lu la feuille imprimée
Où, sous le nom de Pierre ou Paul,
Quelqu'un biffe Sébastopol !...
C'est bien : il retourne en Crimée !...

Il rêve qu'il est à « l'endroit » :
Une tour que la brume ébauche,
Et qu'il écrit de la main gauche :
« Ici repose mon bras droit. »

Il n'en restait pas sans nouvelles.
Chacun sait que l'on sent mouvoir,
Notamment quand il va pleuvoir,
Les doigts absents dans les cervelles.

On dit qu'au jugement dernier
Dieu le lui rendra ! « Pourquoi faire ?
Père Éternel, je le préfère,
Sors plutôt ma croix du charnier !

« Mais n'importe. A présent, la guerre,
Cela se fait par plaidoyers,
Et l'on renvoie en leurs foyers
Ceux de demain et de naguère.

« Puisque c'est l'ordre, j'obéis.
Mais à notre âge, en la matière,
Le foyer, c'est le cimetière ;
On n'en a plus d'autre au pays !

« A quatre-vingts ans, les pénates
Mesurent aux estropiés
Sur le sol, en large, six pieds
Et quatre pour les culs-de-jattes.

« Du temps que j'avais des cheveux
Ma famille emplissait la France,
Car c'est le pantalon garance
Qui m'y culottait mes neveux.

« L'oncle battait de la guibolle
Aux bals dont il était exclus.
Or il paraît qu'il n'en faut plus!
Assez causé. Fin du symbole!... »

Il se lève, au cri des genoux
Rebelles à la promenade:
Sous les tilleuls de l'esplanade
Flottent les rubans des nounous;

Et plus loin ronfle la peau d'âne
De ces écoles de tambours
Qui battent la charge au rebours
De la gloire que l'on condamne.

Le quartier et son député
Qui vont surgir du jeu de boules
Dont il organisait les poules
S'évoquent devant l'amputé.

Lorsque la rue et l'édifice
Auront pris arbres et courtils,
D'où les ballons partiront-ils,
Comme aussi les feux d'artifice?

Il rentre dans son jardinet
Où la ronce envahit la rose
Et, la tête ailleurs, il l'arrose ;
L'été, c'était là qu'il dînait.

Au domino comme à la carte
Là qu'il flanquait entre deux vins
Sa tripotée au Quinze-Vingts
Qui ne sait pas ce qu'il écarte.

Il ne verra plus le sergent,
Des gais invalos le modèle,
Éteindre le soir sa chandelle,
Pour rire, avec son nez d'argent !

Il n'ira plus sous la tonnelle
Brandir son moignon démanché
Devant le couple endimanché
Qui mange la frite à Grenelle !

République ! On ferme ! Bonsoir !
L'invalide a cessé de plaire.
Et le manicrot exemplaire
Devant la grille va s'asseoir.

Puis, l'œil tourné vers la colonne
Il encense, pour le moral,
D'une pipe de caporal
Le « Petit » que l'on déboulonne.

Mais qu'a-t-il ? Au coin lacrymal
Est-ce une larme qu'il essuie ?
Son baromètre est à la pluie...
Ah ! que feu son bras lui fait mal !

## VACANCES IMPOSSIBLES

(RIMES BOULEVARDIÈRES)

Viens, ma Muse, fais-toi bergère :
Fuyons, jusqu'aux bords de la mer,
La rue — ils l'appellent : Bergère —
Où sévit l'art de Diémer.

Puisqu'il n'est point de marais pire
Qu'un théâtre qui reste ouvert,
Allons-nous-en où l'on respire :
C'est le temps de se mettre au vert.

Cette chenille dans l'espace,
Qui serpente aux flancs du coteau,
C'est le train de plaisir qui passe!...
Sautons-y : je n'ai pas d'auto.

Ariella, viens chercher l'arbre
Sous lequel on est abrité
D'être sculpté tout vif en marbre
A la moindre célébrité.

Sauvons des gongs de la réclame
Nos méninges en désarroi ;
Adieu, ville où chacun se clame
Le premier moutardier du Roy!

Le joli train. Du dix à l'heure!
Le télégraphe, de son fil
Coupant l'azur comme du beurre
Ondule et valse de profil.

Qu'il est doux d'échapper au bagne !
*O rus!*... Mais qu'est-ce, au beau milieu
Des blés mûrs, en rase campagne,
Muse, un écriteau sur un pieu ?

Puis un autre... Ai-je la berlue ?
Au bord d'une sente en lacet,
Phrase illustre, t'ai-je bien lue ?
LE MEILLEUR DES CHOCOLATS C'EST...

Vision qui me désenchante,
Sur la pelouse d'un castel
Un troisième passe qui chante :
PRENEZ DES PILULES UNTEL.

Diable!... Le train même s'insurge
Contre un litre sur une tour
Féodale : LA SEULE PURGE
QUI... Des moutons paissent autour.

Dans le bleu des lointains fluides
Vibre au soleil, sur un menhir,
Cette injonction des druides :
Ne partez pas sans vous munir...

Le saule pleure à la rivière :
Veux-tu des complets pour six francs ?
L'épervier prône à l'épervière
Un onguent pour les « cœurs » souffrants ;

Et partout où le regard sonde
L'immensité, c'est l'éternel :
Le plus fort tirage du monde
Est celui du... — Merci, tunnel !

Eh bien ! puisque les paysages,
De perspective dépourvus,
Ne sont bons qu'à tous les usages,
Excepté celui d'être vus ;

Si par ces jours caniculaires
Le public n'est sollicité
Qu'à des voyages circulaires
A travers la publicité,

Lâchons les modes terminées
Et prenons, comme le Gascon,
A voir pousser les cheminées
Nos vacances sur le balcon.

## L'ARBRE DU BOULEVARD

### ÉLÉGIE FUNAMBULESQUE

### I

Ce pauvre arbre du Boulevard
S'il est, ou non, un conifère
Pécuchet le dise à Bouvard :
Alphand ne peut plus rien y faire

Que, pincé dans le trébuchet
D'une « colle » aussi satanique,
Bouvard le donne à Pécuchet
Pour innommable en Botanique;

Enfin, que réduits aux abois
Par l'ardeur de leur steeple-chase,
D'entente, ils lui signent le bois
Dont on fait les bâtons de chaise,

Ou de réglisse, — moi je dis
Que le lamentable cylindre,
Est, des dimanches aux jeudis,
Tout le long de l'an, l'arbre à plaindre.

II

Car de quoi vit-il? — Oui, tel est
Le problème que l'on se pose ;
S'il peut en régler pour Hamlet
Le « that it is » qu'un Œdipe ose !

Végétal confus, s'il en fut,
Sur le gril de son armature,
De quoi s'alimente ce fût
Tout préparé pour la mâture?

Oncques le nom de : « l'Arbre sec »
Ne cadra mieux — lisez « potence » —
Qu'avec cette artère où Gobseck
Exerce encore sa prépotence

Sur les fètards aux blancs plastrons
Qui sèment l'or des bas de laine
Entre ces mornes, hélas, troncs
Du Gymnase à la Madeleine.

Œil du Monde, est-ce là ton cil?
Que fait aux lèvres indivises
Du Nombril ce mirliton s'il
N'exprime ni sons ni devises?

J'ai vu la rame dans les pois, —
L'échalas de vignes, — la perche
Vainement enduite de poix
Qu'orne un vieux tube où l'oiseau perche;

L'autre, où les jours de bamboula
Cocagne suspend sa timbale,
Et l'espèce de jambe où la
Balle au bout d'un fil se brimbale ;

J'ai compris les ais du châssis
Qui mime l'alphabet de Chappe,
Mais, fus-je sous la hache assis,
L'arbre boulevardier m'échappe.

III

Pareille à ces lames de fond
Qui bruissent dans les coquilles,
Écoutez la rumeur que font
Les catacombes dans ses quilles,

Lorsque le Métropolitain
Lui passe à travers la racine... —
Oh, c'est ton monstre, Hippolyte, hein,
Tel que le décrit feu Racine? —

On souffre à ses pieds dont le gaz
Ronge les fibres malchanceuses;
Comme celles que tord Degas
Aux bas en vrille des danseuses.

Quant à sa cime, — si le mot
S'applique à tant de calvitie, —
Mieux vaudrait croquer le marmot
Dans l'air que le chacal vicie

Que d'y chercher l'ombre d'un poil,
Et je vous confie à l'oreille
En cette langue dite : d'oil
Où Mirèio s'écrit : Mireille,

Que, la nuit — d'honneur, ce n'est point
Pour rimer avec Pampelune —
Il dresse plus d'I sous un point
Qu'on n'en peut compter de la lune !

## IV

De repas, pas. — Si, j'en saute un,
Mais l'unique, à la Mi-Carême.
Talleyrand, évêque d'Autun,
Ne souffrait plats que de Carême ;

Ainsi, le Carnaval, rival
De ce maître-queux en goguette,
Fait l'aumône d'un festival
Au triste jonc que Verdier guette.

Quand les masques et les pantins
Parmi les snobs à chapeau lisse
Dérubannent des serpentins
Autorisés par la police,

Et qu'on nous monte ce bateau
De balader par la grand'ville
Dans un jardin peint par Watteau
Des animaux peints par Grandville,

L'arbre mange, — considérons
Que c'est à la quadragésime, —
Des confetti qui sont des ronds
De pain à cacheter azyme !

## V

Puis, au marronnier du vingt mars,
L'abeille pend ses chrysalides ;
On dirait que le Champ de Mars
Pousse aux pilons des Invalides ;

Les passereaux, toujours en fleurts
Et plus chauds que le rat à squares
Distillent les premières fleurs
Sur les gilets des rastaquouères ;

Ça germine sur les fortifs,
Et le pavé de la caserne,
Usé d'exercices sportifs,
Se vert-de-grise de luzerne ;

Mais c'est des voitures à bras
Pleines de gerbes près d'éclore,
Qu'il apprend, le pauvre arbre ras,
Que le printemps en fait sans chlore !

VI

Suit l'été. Sous le plomb fondu
Qui calcine nos Janicules
Et dont Réaumur confondu
Ne marque plus les canicules,

La charmille aux petits boursiers
Se couvre de ces hippobosques
Friands du naseau des coursiers
Et du front des dames de kiosques ;

Le vent, qui chasse d'Argenteuil
La poudrette où mûrit l'asperge,
Parfume le cil du grand Œil
Du benjoin dont il nous asperge.

Il bourgeonne, mais ses surgeons
Si rares que le ciel en tonne,
Avortent comme œufs d'esturgeons
Quand le Russe les presse en tonne.

Automne et fin. L'arbre et martyr,
Dans l'asphalte qui le délabre,
Reprend sans plus s'en départir
Son office de candélabre.

VII

Pourtant il a vécu, ce pieu !
Il a même changé d'écorce ;
Que dis-je, on l'ébranche ! Ah ! mon Dieu,
Craint-on qu'il ne masque le Corse

Sur sa colonne ? O mon poteau
Qu'as-tu respiré pour ton rhume ?
Est-ce l'haleine de l'auto
Que le sol boit et que l'air hume ?

Est-ce la sueur des torrents
Humains, l'absinthe des terrasses,
Ou le graillon des restaurants
Où l'Europe mêle ses races ?...

Mais nul ne le saura jamais
Et les plus doctes compagnies
Jettent la clef aux Regameys
Et la serrure aux Harpignies.

VIII

Or, pendant que sous le haubert
Dont les arme la Connaissance
Les deux prud'hommes de Flaubert
Estocadent sur son essence,

Le bon sens, l'éternel, l'inné,
Celui de Sarcey de Suttières
M'a nommé l'arbre : — à toi, Linné ! —
L'acacia de pissotières.

# A-PROPOS COMMÉMORATIF
# PINDARIQUE ET FUNAMBULESQUE
## POUR ET SUR
# LE CENTENAIRE DU LYCÉE CHARLEMAGNE

*Joué le 27 octobre 1904 à la Sorbonne*

# DISTRIBUTION

| PERSONNAGES : | INTERPRÈTES : |
| --- | --- |
| CALIBERGE, Carolingien ignare.. | M. Georges BERR, du premier Théâtre Français. |
| CHARLEMAGNE, feu empereur d'Occident, roi des Francs........ | M. Paul RAMEAU, du second. |

---

La scène représente au naturel
l'amphithéâtre de la Sorbonne et s'y place.

## SCÈNE PREMIÈRE

CALIBERGE, seul. — Il entre, effaré.

Ciel, qui me précipite en ce terrible lieu
Où dort le cardinal Armand de Richelieu ?...

Il s'assied et narre.

Je faisais du dix-huit à l'heure, vent arrière,
Quand soudain mon auto prend le mors... au derrière,
S'abat, crève et m'envoie, absurde, dans les airs...
Passe une cheminée : En ses tuyaux déserts,
Je plonge et me retrouve, où ?...

Il s'oriente.

Dans l'amphithéâtre
Où, potache rebelle et cancre opiniâtre,
Pour qui toute doctrine est un même cachot,
Comme on passe un tunnel j'ai passé mon bachot !...

Il se dresse.

C'est ici que je fus, moins une boule blanche,

Recalé, soit : reçu !... Boule, tu fus ma planche
De salut ! — Les tableaux renaissent des milieux...

*Il décrit, tragédique.*

Déjà trois mille fronts y dardaient six mille yeux...

*Il s'arrête et ajuste son binocle.*

Les dardent-ils toujours ?...

*Il distingue les spectateurs.*

Quelles sont ces assises ?

*Il se retourne et aperçoit les personnages officiels.*

Je suis environné de sommités assises ?...
Que va-t-on reviser ?... Mon baccalauréat
Peut-être ?... Horreur ! où fuir ?...

*Il va de-ci de-là et retombe sur l'escabeau.*

Telle l'île Bréhat
Qu'emprisonne la mer... où je voudrais bien être...
Je suis cerné !... La porte est close... la fenêtre
Ouvre sur l'infini... J'en viens !...

*Il se relève et jette éperdument :*

Tout pour un huis !...

## SCÈNE DEUXIÈME

LE MÊME, — UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR

LA VOIX

Es-tu Carolingien?

CALIBERGE

Voix d'ombre, je le suis.

LA VOIX

Hum !... Ne caches-tu pas sous une fausse barbe
Quelque Louis-le-Grand, et même un Sainte-Barbe ?

CALIBERGE

Nullement.

LA VOIX

Hum !... Ce sein qui bat sous ton corset
Est-il d'un Henri-Quatre ou bien d'un Condorcet ?

CALIBERGE

Point.

LA VOIX

Tu le dis! Mais, à tes cheveux en broussailles,
Tu m'as comme un parfum de venir de Versailles...
Et même... des départements?

CALIBERGE

C'est une erreur
Énorme!

*Il va à la porte d'où part la voix.*

Mais qui donc me parle?

LA VOIX

L'Empereur.

CALIBERGE

Dieux! Serais-tu Napo...?

CHARLEMAGNE

...léon? Non...

*La porte s'ouvre, Charlemagne paraît.*

...pas encore!

## SCÈNE TROISIÈME

CALIBERGE, CHARLEMAGNE

CALIBERGE, comme dans *Hernani*.

Charlemagne, pardon !...

CHARLEMAGNE

De rien !

Avec un geste distrait et rapide.

Je te décore.

Il passe et va s'asseoir.

A présent, s'il est vrai, blagueur du boulevard,
Que, par Massin, Verdot, Jauffret ou par Favart,
Ton âme fut chez moi trempée et policée,
Prouve-le-moi.

CALIBERGE

Comment ?

CHARLEMAGNE

Chante-moi mon lycée.

Il s'assied et roule ses pouces.

CALIBERGE, lyrique et désordonné

Ce siècle avait mille ans...

CHARLEMAGNE, goguenard

Alors ce n'était pas
Un siècle! Souviens-toi, d'ailleurs, que mon trépas
Est de huit cent quatorze.

CALIBERGE, anachronique comme Shakespeare

On croupissait... Plus d'hommes!...
Aucun Thiers ne perçait sous les Josephs Prudhommes
Du temps!... Rien n'y laissait prévoir Sarah Bernhardt,
Même en rêve!... Il neigeait... au moins sur Eginhardt.
Roland mourait d'un cor... de chasse à Gavarnie...
L'or gisait, inextrait de la Californie...
Vous traversiez les jours très durs d'un plus dur an...
Vous n'aviez pas un carolus, même Duran,
Et de tous les côtés on attendait Molière
Sans l'espérer... L'oiseau manquait à la volière,
La volière à l'oiseau! Donc dans votre atelier...

CHARLEMAGNE

Tu me troubles un peu mon règne, bachelier!

CALIBERGE, continuant

Cet atelier où vous forgiez l'Europe, vous vous dites :
Charles, dans quel état de simples troglodytes
Laisses-tu végéter tes peuples !... Les Rostands
Font-ils des Cyranos pour les orangs-outangs ?
Sans aller jusque-là, songe à leur pituite
Aux jours d'instruction forcée et gratuite,
Quand ils devront citer, et resteront jobards,
L'année où tu vainquis Didier, roi des Lombards !...
Ainsi parlâtes-vous.

CHARLEMAGNE

Tu crois ?

CALIBERGE

Et vous fondâtes
Un collège modèle.

CHARLEMAGNE, soupirant

Excepté pour les dates !

Il se lève.

CALIBERGE, vexé

Je vous l'attribuais par politesse, mais
Je sais sa vraie histoire !

CHARLEMAGNE

Oui, tu la réformais !

CALIBERGE

C'était en mil huit cent quatre. Il songeait à mettre
La France dans sa poche ainsi qu'un chronomètre,
Et, Robespierre à pied, à monter à cheval...

CHARLEMAGNE, sévère

Tu me feras plaisir d'épargner mon rival.

CALIBERGE

Joséphine brodait. « C'est une affaire faite,
Lui dit-il, à présent que veux-tu pour ta fête ? »
Et la douce créole avec perversité :
« Bonaparte, rends-leur une université ! »

CHARLEMAGNE, bondissant

Mais l'idée est de moi !... Ce grand homme me singe !
Il a passé sa vie à démarquer mon linge !
Sa redingote ouverte, on voit mon paletot !...
Quel malheur pour un roi que de naître trop tôt !
Il m'a « fait » mon lycée, alors?

CALIBERGE

Comme la France !
Mais elle compatit, Sire, à votre souffrance :
Maçon du lycée, oui ; son architecte, non.
Le peuple qui le sait lui garde son vrai nom,
Et tandis que le sien, au jeu fait « charlemagne »,
C'est le vôtre qu'il laisse aux preux de Charlemagne !

CHARLEMAGNE

Didier, roi des Lombards, m'a fait perdre du temps !...
Regagnons-le. Quels sont — outre ces débutants,

Il montre les jeunes Carolingiens.

Qui vont le devenir — les preux dont tu me parles ?

CALIBERGE, fièrement

Sire, ils ont tous le droit de vous appeler : Charles !...
On ne voit point de Ganelons aux palmarès
Des institutions fidèles du Marais ;
Le Carolingien se distingue à ce signe
Que, fier comme un lion, il est blanc comme un cygne !
Mais...

Il s'arrête avec embarras.

CHARLEMAGNE

Quoi ?

CALIBERGE

Devant vous ?

CHARLEMAGNE

Va.

CALIBERGE

Mais, s'il fait des héros,
Votre lycée est un foyer de libéraux :
De l'arbre tricolore il tient la pépinière
Et nous avons ce mal dans la moelle épinière :
L'amour de Marianne !...

CHARLEMAGNE

Il ne me gêne pas.
On dit qu'au naturel elle a quelques appas,
Et Charles-Quint m'affirme en certain monologue
Que son programme au mien est assez analogue.
Nomme-moi donc mes preux.

Il s'assied pour entendre le dénombrement.

CALIBERGE

*Ab ovo :* Lakanal :
Régicide...

CHARLEMAGNE, il se dresse

Hein?

CALIBERGE

Il fit surtout son bacchanal
Dans la pédagogie.

CHARLEMAGNE

Aborde les poètes
Avant tout, car, auprès de ces grands gypaètes,
Les aigles les plus forts ne sont que des faucons!
Timidement.
Avons-nous ce Victor Hugo?

CALIBERGE

Nous le manquons.

CHARLEMAGNE

Tant pis.

CALIBERGE

Pour lui...

Charlemagne se rassied.

CALIBERGE

De peu, d'ailleurs, car Théophile
Gautier, parmi les preux, campe un beau chef de file !
Athènes l'eût sacré du laurier minerval
Près de son compagnon Gérard, dit de Nerval.
Cet Auguste Barbier, qui ne rase personne,
N'apparaît point comme un barde de Carcassonne.
Le nommé Sainte-Beuve a laissé des *Lundis*
Sur lesquels on n'a pas dit le *De profundis* ;
Il a rempli chez nous sa première écritoire,
Ce Michelet, qui donne un Balzac à l'Histoire,
Et sur le Peuple obscur projette son flambeau ;
Vacquerie et Meurice, *et Arcades ambo*,
Vous percherez, et non pour un temps éphémère,
Sur l'H dont Notre-Dame a signé notre Homère.
Le nom d'Arvers, pour un seul sonnet, son sonnet,
Sonne avec le son net d'un cri de sansonnet.

CHARLEMAGNE

Tu rimes comme un nègre !

CALIBERGE, modeste

Au plus comme un mulâtre.
Mallefille n'a rien d'un pauvre Malfilâtre.
Maquet, lutteur masqué des lices du roman,

Halévy, Louis Trois d'un joyeux Carloman ;
Notre Édouard Thierry qui ralluma le lustre
Du théâtre d'État que notre Got illustre ;
Voici Laurent Pichat et Maxime du Camp,
Liard, fils d'Aristote, et le « mestre du camp »,
Qui, sous l'œil de Sorbon, assemble nos phalanges.

CHARLEMAGNE

Sois calme.

CALIBERGE

Quoi ! devant un Fustel de Coulanges !
Devant un Aubryet ! Devant un Roqueplan !...
Non, non, je placerai toute gloire à son plan.
Tour que Robert Houdin n'a pas eu dans sa boîte,
Deschanel se précède en son fils qui l'emboîte ;
Assolant vaut sept fois le bien que l'on en dit ;
About, qui fit Sarcey, lequel le lui rendit,
Montre comment la dextre est sœur de la senestre ;
Guiffrey, Geffroy, Gréard et Georges Lafenestre,
Les plumes de vos **G** n'en doivent rien au paon.
Manuel fut « celui » de la flûte de Pan :
Que fait Albert Vandal au milieu des Quarante ?
Il leur rend un Mignet qui serait un Barante.
Dans l'histoire ? — Zeller, Lavisse et Thiénot,
Mon maître, dont la foi n'eut pas un huguenot.

Il disait aux Platons dont il fut le Socrate :
L'honneur, c'est d'être artiste en restant démocrate !
La critique ? — Faguet, que léguait aux *Débats*
Celui dont l'arc d'Ulysse a déçu les ébats,
Jules Lemaître. Dans les sciences ? — Élie
De Beaumont. Saluez !

CHARLEMAGNE

L'Institut m'humilie.
Qu'est mon pauvre Alcuin près d'eux ? N'importe qui !

CALIBERGE, saluant avec cérémonie

Que Votre Majesté daigne accepter Blanqui.

CHARLEMAGNE

Fichtre !... Ils sont deux, d'abord. L'économiste ou l'autre ?

CALIBERGE

Les Carolingiens n'hésitent pas : l'apôtre.

CHARLEMAGNE

Tu me fais avaler un terrible bifteck !...
Il est bien entendu que je prends l'autre avec.

CALIBERGE

Les Beaux-Arts ? — A chacun des bouts de la lorgnette,
Un maître ! Au grand, Doré, Rubens de la vignette.

CHARLEMAGNE, riant

Nul n'a fait mieux que lui le moine et les nonnains.

CALIBERGE

Au petit, Meissonier, Michel-Ange des nains.
Aimez-vous les jardins ?

CHARLEMAGNE

Surtout ceux de Le Nôtre.

CALIBERGE

Versailles a le sien, mais Paris a le nôtre.

CHARLEMAGNE

Comment s'appelle-t-il?

CALIBERGE

Sire, un coup d'oliphant !...
La rime et la raison, tout vous le crie : Alphand.

CHARLEMAGNE

Et des hommes publics ?

CALIBERGE

Il serait hors nature
Qu'il ne se fût jamais glissé par aventure,

Entre des murs bâtis par un Napoléon,
Parmi tant de lézards aucun caméléon.
Outre Ledru-Rollin, qui fut du Provisoire...

CHARLEMAGNE, fatidique

Le seul gouvernement qui n'est pas illusoire !...

CALIBERGE

Nos murs font miroiter Fould, Baroche et Buffet.

CHARLEMAGNE

Des avocats !

CALIBERGE

Naturellement.

CHARLEMAGNE

C'est bien fait !

CALIBERGE

Mais ils sont trop ! Cujas lui-même s'en courrouce,
Et, pour les oublier, j'ai vendu mon Larousse !
Pourtant des Cavaignacs, émules des Flourens,
Comme les Jeanne d'Arc auprès des rois à Rheims,
Sont dynastiquement près de la République,
Et l'on y voit encor, quand l'étendard oblique,

Des Charles Dupuis conduire les bourgeois
Dont les Léon Bourgeois pointent les feux grégeois !
Je t'oubliais, Laurier, Nisus d'un Euryale
Qui signait Gambetta...

Il s'avance et dit à Charlemagne.

Ta garde impériale,
Sire. Les Amiraux Courbet et Jurien
De la Gravière. Homère est leur historien !...
Et, pour terminer, chut...

A mi-voix.

De Négrier, si j'ose !...

CALIBERGE, redevenant Georges Berr

C'est le moment de boire à quelqu'un quelque chose,
Rameau de l'Odéon, qu'en dis-tu ?

CHARLEMAGNE, redevenu Paul Rameau

J'y pensais !
Viens, mon cher Georges Berr, du Théâtre-Français...

Il arrête son camarade.

Arrête ! Entre ces noms que ta liste dénombre
Gutenberg en cherche un. Je l'entends dans ton ombre
Me dire : « Est-il l'objet d'un noir deleatur ? »

GEORGES BERR

Ce nom c'est Christian.

PAUL RAMEAU

Son prénom est Arthur.
C'est un homme qui, par métier, est réfractaire
A tout ce qui n'est pas d'un parfait caractère.

GEORGES BERR

Oui, mais ce dévouement qu'il mêle à ses travaux
Des Carolingiens vaut-il pas les bravos ?
Donc, de la tour Eiffel crions à la tour Magne :
Vive le Président des preux de Charlemagne !

---

# TABLE

### Sonnet préliminaire



### Trois ballades en l'honneur de la bonne ballade française



### LES TRISTES

**Sonnets historiques ou légendaires**

### Ballades pour un « François Villon » inédit



### Ballade pour un « Roy d'Yvetot » inédit



## LES ALLÈGRES

### I

### Ballades pour mes amis

II

**Entre deux copies**



III

**Ballades gastrologiques**

### Sonnets acrostiches



## POÈMES DIVERS



## A-PROPOS

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, RUE GAMBETTA, 6

